

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME III — N° 3  
JUN 1924

## SOMMAIRE

<b>Réception de MM. Edouard Montpetit et Salverda de Grave .</b>	<b>37</b>
1. Discours de M. G. Charlier . . . . .	37
2. Discours de M. Salverda de Grave . . . . .	43
3. Discours de M. Carton de Wiart . . . . .	50
4. Discours de M. Edouard Montpetit . . . . .	57

---

# RÉCEPTION

DE MM. ÉDOUARD MONTPETIT ET SALVERDA DE GRAVE

---

Le 15 mai, l'Académie a tenu une séance publique pour la réception de deux membres étrangers : M. Edouard Montpetit, professeur à l'Université de Montréal, et M. Salverda de Grave, professeur à l'Université d'Amsterdam.

S. M. le Roi honorait la séance de sa présence.

M. Paul Hymans, ministre des affaires étrangères représentait le Gouvernement.

M. Jules Feller, directeur, présidait.

Avaient pris place au bureau : M. Montpetit, M. Salverda de Grave, M. Valère Gille, vice-directeur ; MM. Carton de Wiart et Gustave Charlier, membres de l'Académie, et le secrétaire perpétuel.

---

## Discours de M. G. Charlier

Mon cher Confrère,

Ce n'est point pour déférer à une vaine tradition que je commencerai par un acte d'humilité. Il n'est que trop vrai cette fois : notre Compagnie a choisi, pour vous souhaiter la bienvenue, le moins qualifié de ses membres philologues. Voyez, je vous prie, dans cette disgrâce, l'effet d'un embarras dont vous êtes un peu responsable. Chacun sait que la perplexité est mauvaise conseillère et qu'elle incline volontiers au pire parti... Aussi bien, cette désignation, dont vous auriez motif de vous étonner, traduit-elle, en quelque manière, notre impuissance commune à vous louer dignement. Elle est, à tout prendre, un hommage implicite à l'étendue singulière de votre activité. Car, pour apprécier avec une égale compétence les diverses parties de votre œuvre, ce n'eût certes pas été trop de plusieurs d'entre nous.

Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la liste de vos savantes publications. Nul canton de ce vaste domaine des langues et des

littératures romanes où vous n'avez au moins poussé d'heureuses reconnaissances. Vous vous êtes intéressé tour à tour aux vieux romances espagnols et au sublime poème dantesque. Hier encore, vous faisiez paraître une brève histoire des lettres italiennes, qui est une petite merveille de condensation avertie et d'intelligente synthèse.

L'antique poésie en langue d'oc vous a retenu plus longuement encore. Vous êtes devenu un des meilleurs « provençalistes » de notre temps. Editeur éclairé de deux troubadours, Bertran d'Alamanon et Uc de Saint-Circ, vous avez brossé, par surcroît, à l'usage de vos compatriotes, un excellent tableau d'ensemble de cette poésie lyrique du Midi, si attachante par le mystère de ses origines, si importante par son influence bientôt européenne.

Mais c'est surtout lorsque l'on aborde la section proprement française de vos travaux, que l'on demeure confondu de leur nombre et de leur diversité. Que de belles recherches menées à bien depuis le jour déjà lointain où vous méritiez la reconnaissance des romanistes en procurant une édition quasi parfaite du vieux roman d'*Enéas* ! On vous doit, en effet, de mieux connaître ce texte si curieux du XII<sup>e</sup> siècle, où des essais, timides encore, de psychologie romanesque s'esquissent avec gaucherie en marge d'un récit dont Virgile a fourni le sujet et la trame. Mais combien d'autres dettes n'a-t-on pas depuis contractées envers vous ! Sur la plupart des questions difficiles ou controversées de l'histoire littéraire du moyen âge, vous avez dit votre mot, toujours judicieux et éclairé, toujours attendu avec curiosité, écouté avec respect. D'autre part, comme vous êtes un philologue parfait et, si j'ose dire, intégral, vous vous êtes aussi penché sur les problèmes plus sévères et non moins ardu de la phonétique historique : vos études sur la diphtongaison ou sur les groupes intervocaliques de consonnes en ancien français sont au nombre de celles que les spécialistes apprécient davantage et classent au plus haut dans leur estime.

Ah ! certes, mon cher confrère, vous pouvez aujourd'hui vous rendre ce témoignage que vous avez admirablement mis à profit les savantes leçons de vos anciens maîtres : le regretté et délicieux Van Hamel, le grand Gaston Paris, l'érudit et suggestif Pio Rajna. Mais pour présenter ici un miroir fidèle de votre activité scientifique, le temps et les lumières me manquent tout à la fois. Vous m'excuserez donc si je me borne à en examiner d'un peu près un seul aspect. Aussi bien, parmi tant d'importants travaux, s'en trouve-t-il qui devaient nécessairement retenir davantage notre attention. Son fondateur a confié à notre Compagnie le soin de présider aux études sur le français et ses dialectes, non seulement dans nos provinces, mais aussi dans tous les pays où il est parlé, honoré, cultivé. Comment dès lors votre belle et minutieuse *Etude sur les mots français en néerlandais* n'aurait-elle pas excité parmi nous l'intérêt le plus vif,

un intérêt qui, je me hâte de le dire, s'est vite transformé en admiration ?

Rien de complexe et de malaisé comme ces vastes enquêtes philologiques. Outre l'étendue de l'information et la sûreté de la doctrine, elles réclament encore bien souvent l'esprit de finesse, et aussi une sorte d'intuition, tranchons le mot : une sorte de flair, qui, sur de très faibles indices, permette au chercheur de trouver, comme d'instinct, la bonne voie. Il y faut surtout une perpétuelle défiance de soi, un contrôle permanent des démarches de sa pensée, une sévérité rigoureuse pour ses propres hypothèses et ses conceptions *a priori*. Il y faut enfin savoir se résoudre à ignorer, et c'est bien là, pour le savant, la plus cruelle exigence, car elle comporte une manière d'abnégation, et comme de sacrifice, qui ne va pas toujours sans déchirement.

Ces mérites divers, vous les possédez tous, et à un éminent degré. Votre méthode semble impeccable. A aucun moment, la folle du logis ne vous entraîne à des hypothèses aventureuses. Vous aimez mieux avouer votre indécision ou votre perplexité que de vous risquer en téméraire sur un terrain mouvant, où le pied s'enfonce comme dans certains marécages de votre pays. Ne rappelez-vous pas, avec un sourire, au début d'un de vos mémoires, le mot fameux de Renan sur « l'horrible manie de la certitude » ? Vous vous êtes sans cesse défendu contre elle, non toutefois sans lui rendre les armes quand il le fallait bien. Et c'est tout profit pour la science, dans une entreprise comme la vôtre, où la difficulté de la tâche justifiait d'avance les plus sévères précautions.

De quoi s'agissait-il en effet ? De suivre d'époque en époque, de siècle en siècle, l'évolution des parlars néerlandais ; de retrouver et d'isoler, aux divers moments, les éléments français de leur vocabulaire ; puis, opérant sur ces matériaux rassemblés, les étudiant dans leur forme et dans leur sens, d'en déterminer la région d'origine et de préciser la voie par où ils ont dû pénétrer dans la langue. Problème redoutable par sa complexité même, puisque, pour ainsi dire, chaque mot emprunté réclamait une recherche particulière. Problème délicat surtout, en raison des causes d'erreur qui y guettaient le chercheur presque à chaque pas. Et d'abord, comment établir un départ strict entre les termes pris au français et ceux qui ont passé directement du latin dans le vocabulaire néerlandais ? Sans vous flatter d'y réussir toujours, vous l'avez du moins tenté, et c'est l'objet de tout un mémoire préliminaire : votre *Essai sur quelques groupes de mots empruntés par le néerlandais au latin écrit*.

Mais combien d'autres embûches sur votre chemin ! Que d'apparences fallacieuses, que de mirages décevants ! Il vous faut, par exemple, prendre garde que des vocables d'autre origine ont volontiers revêtu l'habit à la française pour se faire naturaliser chez vous. Puis, au cours des âges, vos compatriotes ont quelquefois eux-mêmes

effectué un curieux travail de dérivation sur les éléments vraiment romans de leur vocabulaire. De *vaquer*, ils ont tiré un substantif *vacature*. Parce que d'une chose incertaine, on dit qu'elle fait question, ils ont imaginé l'adjectif *questieux* avec le sens de *douleur*. Pour signifier les démarches multiples et les subtiles manœuvres d'un candidat, ils ont inventé le verbe *candider*. De même, ils ont forgé, sur *anlichambre*, le joli terme d'*anlichambrier* pour désigner cette brigade de l'attente prolongée que les puissants du jour infligent volontiers, dit-on, à leurs visiteurs intéressés. Et c'est ainsi que la Hollande en est venue à avoir son français, que le Français ne connaît point.

Comment le lui reprocherions-nous, puisque nous avons le nôtre, nous aussi ? C'est un autre obstacle auquel vous vous êtes heurté que « le fait qu'il existe des mots français employés exclusivement en Belgique ». Du moins n'avez-vous rien négligé pour les dépister. Avec une admirable conscience, vous avez tenu à vous faire présenter, à cet effet, dans quelques vieilles familles bruxelloises, qui gardent comme un dépôt précieux le secret de notre parler local. Sous la conduite d'un des nôtres, vous avez fréquenté les Kaekebroeck, les Platbrood et les Van Poppel. Quelles braves gens, mon cher confrère ! Je sais bien que vous avez passé chez eux en philologue, l'oreille au guet, pour saisir au vol les flandricismes cocasses et les idiotismes savoureux. Mais j'imagine pourtant que vous n'avez pas laissé d'apprécier, en même temps que leur langage, leur bonhomie sans apprêt et leur familiarité un peu vulgaire, mais si cordiale.

Après avoir souligné quelques-unes des difficultés de votre entreprise, j'ai hâte de montrer avec quel bonheur vous en avez triomphé et de donner un bref aperçu des résultats certains auxquels vous avez abouti.

On avait coutume d'attribuer à l'influence exclusive des réfugiés la large part que le français s'est taillée dans le vocabulaire néerlandais. Dès l'aube des temps modernes, les plaines bataves pratiquent, en effet, une généreuse hospitalité, dont des Français surtout reçoivent le bienfait. Réformés ou penseurs indépendants, fuyant les bûchers ou les dragonnades, s'y succèdent comme à la piste durant deux siècles, et c'est par dizaine de mille qu'ils s'établissent sur cette terre de liberté. A Amsterdam ou à Harlem, à Leyde ou à Utrecht, leurs Refuges apparaissent comme autant de petites Frances, hardies jusqu'à la licence, protestantes, philosophiques et frondeuses. Ces îlots français en terre hollandaise ont dû aider, sans conteste, à la propagation de la langue de Descartes et de Bayle. Vous ne le niez point, mais vos savantes recherches vous ont amené toutefois à réduire, en la précisant, cette influence des réfugiés.

Elle s'est traduite surtout par l'introduction dans le vocabulaire néerlandais de termes français de caractère technique. Ouvriers ou

soldats, commerçants ou libraires, tous ces émigrés ont eu quelque part à cet enrichissement du lexique. Les mots de l'industrie et des finances, de l'administration et du trafic, de l'imprimerie et de la médecine sont parmi ceux qui reçoivent chez vous le plus large accueil. Les termes militaires surtout dominant dans ces emprunts, et l'on pouvait s'en douter rien qu'en songeant à cette brillante participation française aux guerres des Provinces Unies, dont M. Gustave Cohen retraçait naguère l'émouvante histoire. Mais vous avez fort bien mis en lumière d'autres rapports lexigraphiques, plus curieux et moins prévus. On savait, par exemple, que, sur une centaine de mots néerlandais admis dans les dictionnaires français, plus de la moitié ont trait aux choses de la mer. Mais on ne soupçonnait pas avant vous que, même dans ce domaine spécial, où sa pauvreté relative lui imposait le recours à l'étranger, la France eût réussi à acquitter une bonne part de sa dette. Vous avez retrouvé en effet, près d'une vingtaine de termes maritimes que les Pays-Bas ont reçus d'elle. Tels sont, mon cher confrère, les admirables effets du libre-échange linguistique.

Cet afflux de mots techniques, auquel l'imprimé a du reste fortement contribué, n'apparaît pas toutefois comme le phénomène le plus intéressant, ni surtout le plus significatif d'une influence profonde. Celle-ci se mesure mieux au nombre d'éléments français qui se sont introduits dans la langue de la conversation, dans le parler de tous les jours. Plus les termes empruntés sont d'un usage général et fréquent, plus les notions qu'ils traduisent sont courantes, n'ont rien de professionnel ni d'ésotérique, plus on se trouve en droit de conclure à une action prolongée et puissante du pays qui les a fournis. Or les emprunts de ce genre sont assez nombreux et assez importants en hollandais pour qu'ils imposent à tout esprit non prévenu la conviction qu'à toutes les périodes de leur histoire, ou peu s'en faut, les Provinces-Unies ont reçu avec une sorte de docilité reconnaissante l'empreinte de la civilisation française.

Comment et par quelles voies leur est-elle parvenue ? Avec votre prudence coutumière, vous n'excluez tout à fait aucune des causes historiques qui ont pu déterminer ce contact. Vous faites leur part à l'influence des livres français, aux relations industrielles et commerciales, aux rapports d'église et d'école. Vous rappelez à votre tour l'action certaine des émigrés et des réfugiés. Mais, au rebours de vos prédécesseurs, qui l'exagèrent à plaisir, vous ramenez cette action à des limites raisonnables, et elle ne vous apparaît, à tout prendre, que comme une cause secondaire et accessoire. La preuve en est que le français est déjà connu et fournit déjà un important apport lexigraphique avant même que les premiers de ces « déracinés » aient foulé le vieux sol batave. Où s'adresser dès lors et où chercher une explication vraiment satisfaisante et décisive ? Vous établissez, avec une évidence qui force la conviction, que le facteur

essentiel du problème réside dans l'influence exercée par la cour d'abord, puis par l'aristocratie, à laquelle la cour donne le ton.

Dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, c'est une maison princière de chez nous, toute française de langue et de mœurs, qui se trouve appelée à régner sur une bonne partie du domaine thiois. En séjournant tour à tour dans ses comtés de Hollande et de Hainaut, la maison d'Avesnes multiplie et resserre des relations déjà mieux qu'ébauchées entre Pays-Bas du nord et du midi. La maison de Bavière, qui lui succède, continue cette tradition française. Elle s'impose de même à la cour de Bourgogne, et les princes autrichiens, qui recueillent l'héritage de cette dernière, vont eux aussi l'accepter d'enthousiasme. Nul n'ignore le propos de Charles-Quint, qui se faisait gloire de ne parler allemand qu'à son cheval. Même après la révolte contre l'Espagne, la langue de Paris demeure le langage favori des princes et de la cour. C'est en français que Guillaume d'Orange, expirant sous le poignard d'un fanatique, implore la pitié divine tout à la fois pour son âme et pour son peuple. C'est le français que parlent d'ordinaire les grandes familles hollandaises du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle ; c'est en français qu'elles correspondent ou rédigent leurs notes de voyages. Ainsi se perpétue, pendant près de cinq siècles, une tradition qui veut que notre langue soit, chez vous, par excellence, le parler aulique et curial.

Sans doute, la Révolution et le despotisme napoléonien ont entraîné, par la suite, une réaction fort naturelle. Mais, si la langue française a vu abolir son privilège cinq fois séculaire, elle n'a pas du même coup perdu son prestige dans les cercles intellectuels ou mondains de votre pays. A la cour même, où elle a cessé de régner, elle est fort loin d'être de nos jours un idiome inconnu, et vous le savez, mon cher confrère, mieux que personne. Puis, durant sa longue période de primauté, elle a eu le temps de pénétrer le vocabulaire néerlandais. Par l'intermédiaire des courtisans et de l'aristocratie, des mots français se sont naturalisés dans le parler national et y ont même fait souche de vocables nouveaux. Et c'est un des résultats les mieux assurés de votre savante enquête que cette mise en lumière du rôle de l'élite lettrée dans le phénomène linguistique de l'emprunt.

Ces résultats, vous êtes allé, certain hiver, les exposer avec quelque détail aux étudiants de la Sorbonne. C'était, je m'en souviens, en janvier 1913. Vingt mois plus tard, la guerre faisait rage aux frontières de la Hollande, qui s'était déclarée neutre... Il y a, mon cher confrère, bien des façons de comprendre la neutralité. Il en est qui, au cours de ces tristes années, ont pu nous surprendre, nous choquer, nous blesser quelquefois et nous indigner même. Mais, il en existe une autre, qui est la vôtre, et la seule dont nous voulions nous souvenir aujourd'hui. Vous n'avez point cru qu'elle vous obligeât à maintenir, entre le bon droit et le crime, je ne sais quelle égalité

pharisaïque et dérisoire. Vos sympathies vont à la France éternelle et à ses alliés : vous les affirmez hautement. Par la parole et par la plume, vous proclamez votre foi dans cette civilisation française qu'une propagande obstinée s'efforce de calomnier et de salir. Pour éclairer une opinion que cette campagne insidieuse aurait pu ébranler ou séduire à la longue, vous créez, en 1915, l'*Association Hollande-France*, attentive à raffermir et à consolider les liens intellectuels et moraux qui unissent les deux pays. Et lorsque quatre-vingt-treize savants d'Outre-Rhin veulent couvrir de leurs toges déployées les meurtres de Dinant, d'Andenne et de Louvain, vous leur adressez une réplique d'une dignité hautaine, et qui sonne comme un soufflet.

Que pourrais-je ajouter ? Ai-je besoin de vous dire, mon cher confrère, quel souvenir profondément reconnaissant nous gardons de votre noble et loyale attitude ? Ce que nous saluons en vous aujourd'hui, c'est sans doute et tout d'abord le savant dont les beaux travaux éclairent les origines, le devenir et l'influence de cette langue française que vous aimez — pour reprendre une touchante expression de votre maître Van Hamel — « de toutes les forces de votre admiration ». Mais c'est aussi le défenseur autorisé d'une cause qui nous est chère à tous, c'est l'ami généreux et désintéressé dont le dévouement a choisi, pour s'affirmer, les plus sombres jours de nos épreuves. Si ma faible voix a réussi à convaincre votre modestie de la sincérité de notre gratitude et de notre respectueuse estime, ma tâche est accomplie et je n'ai plus qu'à vous céder la parole.

Ou plutôt non... Car il me reste — j'y pense — un dernier devoir à remplir. A l'issue de vos leçons de Sorbonne, l'éminent doyen de la Faculté des Lettres, notre cher confrère Ferdinand Brunot, crut opportun de dissiper certains doutes sur votre nationalité qui avait pu très naturellement se glisser dans l'esprit de vos auditeurs, et auxquels semblaient donner raison la pureté de votre accent, l'aisance de votre parole, l'élégance toute française de votre diction. Souffrez que je prenne à mon tour, et par avance, la même précaution... Mesdames et Messieurs, je tiens à vous l'affirmer en conscience, M. Salverda de Grave, que vous allez avoir le plaisir d'entendre est un Hollandais très authentique.

---

### Discours de M. Salverda de Grave

Mesdames, Messieurs,

Votre présence me rend plus précieux encore qu'il ne l'était déjà, ce moment où je vais vous remercier, Messieurs les membres de cette Académie, de m'avoir fait une place dans votre compagnie ;

je suis heureux de pouvoir vous en exprimer publiquement ma profonde reconnaissance. Vous, mon cher confrère, qui avez bien voulu me prendre par la main pour me présenter à vos collègues, devenus les miens, vous avez, par l'éloquence de vos paroles, réussi à me faire oublier que c'était de moi qu'il était question et à ne pas me laisser le temps de rougir de tout le bien que vous avez dit à mon sujet. Il me restera de votre discours le souvenir d'une rare jouissance littéraire et d'un geste infiniment courtois.

C'est en qualité de philologue que j'ai été admis parmi vous, Messieurs. Vous avez, en effet, osé grouper ensemble deux catégories de travailleurs qu'on représente souvent comme des ennemis implacables, séparés par d'irréductibles divergences de méthode et de tempérament : d'une part, les « gens de lettres », poètes et romanciers, hommes d'imagination, rêveurs et inspirés ; d'autre part, les savants exacts, amateurs de faits précis, sévères autant que les autres sont souples et ondoiyants : la science austère à côté de la grâce souriante. C'était là une entreprise périlleuse, s'il faut en croire un écrivain qui, tout récemment, dans des *Entretiens sur la grammaire française*, a tenu le pari d'être amusant même en parlant de participes et d'infinitifs. Ses paroles sont dures pour les descendants de Vaugelas. Les voici : » Le sujet de la grande querelle entre littérateurs et philologues, du moins ceux du dernier bateau, c'est que pour eux toute façon de parler nouvelle est un « fait grammatical » et a le droit de « vivre sa vie ». Peu leur importe que le fait grammatical soit calamiteux, que la locution soit belle ou qu'elle soit laide ; c'est le cadet de leurs soucis. Ils se réjouissent même, par l'effet d'un sadisme étrange, si elle est d'une laideur repoussante. Ah ! Xavier, que je hais ces savants, criminels satisfaits, qui goûtent le bonheur dans le crime et se complaisent dans leur vomissement ».

Le ton légèrement agressif de ces phrases s'explique par la circonstance que M. Abel Hermant est en quelque sorte un renégat, puisque, normalien « qui a mal tourné » — suivant l'expression de M. Bouglé — il a mieux aimé devenir le biographe du vicomte de Courpières que de rester le gardien des trésors littéraires du passé.

Son manque de bienveillance envers les grammairiens n'en est pas moins un peu surprenant, parce que ceux qu'a produits la France ont toujours considéré comme leur tâche de perfectionner l'instrument qui était confié à leurs soins. Ce n'est que depuis relativement peu qu'il s'est formé une école de savants qui s'attachent à connaître l'évolution de la langue, indépendamment de toute préoccupation esthétique. Mais ceux-ci, seront-ils nécessairement insensibles à la volupté du mot et de la phrase ? Toute la violence de langue de M. Hermant est impuissante à nous le faire croire. Vous, Messieurs, vous étiez convaincus que, pour qu'ils se comprennent et s'apprécient mutuellement, il suffisait de réunir autour d'une même table, les hommes privilégiés qui, au moyen de la langue, savent commu-

niquer aux autres le frisson de la beauté, et ceux qui ont choisi la langue comme un objet d'étude ; c'est le culte du français qui les rapproche les uns des autres et qui donne une parfaite homogénéité à cette réunion de philologues et de littérateurs. On pourrait, en les modifiant un peu, citer à ce propos ces phrases de votre Maeterlinck, ou plutôt laissez-moi dire, puisque je suis des vôtres, de notre Maeterlinck : « Une pensée, nous ne savons jamais si elle ne nous trompe pas ; mais l'amour dont nous l'avons aimée retombera sur nous, sans qu'une seule goutte de sa clarté ou de sa force se perde dans l'erreur. Ce qui constitue, ce qui nourrit l'être idéal que chacun de nous s'efforce de former en lui-même, ce n'est pas tant l'ensemble des idées qui en dessinent le contour, que la passion pure, la loyauté, le désintéressement dont nous enveloppons ces idées. »

D'ailleurs, entre les deux groupes que j'ai opposés l'un à l'autre, il se place un troisième, celui des historiens de la littérature, qui au goût de la patiente recherche des faits, joignent l'art de la délicate analyse littéraire. Vous, mon cher confrère, m'en fournissez un exemple frappant puisque, d'une part, dans votre étude sur *Le premier « Tartuffe »* vous expliquez une œuvre et un caractère en nous en exposant la genèse, et que, d'autre part, dans votre thèse sur *Le sentiment de la nature chez les romantiques français*, vous étudiez un groupe d'auteurs à un point de vue strictement littéraire. Et l'article par lequel vous avez contribué aux *Mélanges Wilmolle*, ne se divise-t-il pas en deux parties, dont vous qualifiez vous-même la première d'« enquête philologique » et la seconde d'« examen littéraire » ? Est-ce aussi sa double qualité de philologue et de romancier, qui vous a attiré dans l'auteur des *Promessi Sposi* ?

Comme quelqu'un qui, entrant dans un salon, regarde autour de lui, dans l'espoir de découvrir des figures amies, j'ai passé en revue les noms des membres de cette Académie et, philologue, c'est parmi vos linguistes et vos médiévistes que j'ai eu le bonheur de retrouver des hommes avec qui je me sens lié depuis longtemps, bien que je ne les aie pas tous rencontrés en personne. Car, ce que n'a pas dit M. Charlier, dans l'aimable aperçu qu'il a donné de ce que j'ai pu écrire, c'est que, au cours de mes études, j'ai presque à chaque pas trouvé l'appui d'un savant belge. Et cela ne tient pas uniquement au sujet de certains de mes travaux, qui présentaient des rapports étroits avec l'histoire politique et linguistique de votre pays ; de quelque côté que m'aient conduit les vicissitudes du professorat et du travail personnel, partout j'ai rencontré vos compatriotes, pour le plus grand bien de mes études. Permettez-moi d'évoquer quelques-uns de mes souvenirs.

Ce fut en 1892 que j'appris à connaître un volume qui, à ce moment

surtout, mais aussi plus tard, me fut très précieux, et qui s'appelle *Mélanges wallons*. Quatre d'entre vous y figurent, trois comme auteurs ; le nom du quatrième était placé en tête ; c'était un tout jeune professeur de Liège, à qui des amis et — déjà — des élèves dédiaient un recueil d'études « écrites à son intention sur des sujets qui lui étaient chers ». Que M. Wilmotte s'y soit vivement intéressé, cela ne fait pas question. N'avait-il pas, quatre ou cinq ans auparavant, dans la *Romania*, continué et perfectionné le travail si fécond de Grandgagnage, le grand maître de la dialectologie wallonne, chef incontesté des collaborateurs au Bulletin de la « Société liégeoise de littérature wallonne » d'alors ? Le jeune élève de Gaston Paris et de Paul Meyer, par un dépouillement consciencieux d'anciennes chartes et de vieux documents littéraires, démêlait les traits phonétiques et morphologiques du wallon de Liège, de Huy et de Namur au XIII<sup>e</sup> siècle et, par là, fournissait une base solide à la localisation et à la datation de textes dialectaux en français septentrional ; lorsque, récemment, M. Gustave Cohen a eu à discuter le lieu d'origine de ses intéressants *Mystères de Chantilly*, c'est aux études de M. Wilmotte qu'il se reporte constamment. La méthode rigoureusement scientifique de ces études était digne des maîtres, et elle était appliquée avec une sûreté vraiment étonnante chez quelqu'un qui en était encore à ses débuts dans la science ; c'était surtout le contrôle exercé sur les données des pièces d'autrefois au moyen du dialecte vivant qui fait la valeur exceptionnelle de ces articles de la *Romania* et d'autres, publiés dans le Bulletin de l'Académie Royale de Bruxelles et dans la *Revue de l'Instruction publique*.

Mais je reviens à l'intéressant volume de 1892. M. Haust et M. Georges Doutrepoint y décrivaient les parlers du nord et du sud-est de la province de Liège. M. Doutrepoint avait déjà publié son *Etude linguistique sur Jacques de Hemricourt et son époque* et son *Tableau et théorie de la conjugaison dans le wallon liégeois*, et M. Haust inaugurait ses brillantes études sur le wallon qui ont abouti entre autres, à ce recueil d'*Etymologies wallonnes et françaises*, que les lecteurs de la *Romania* avaient déjà eu le privilège de connaître partiellement. S'inspirant des idées formulées par Gaston Paris dans ses *Parlers de France*, que je lui ai entendu lire en 1888 à la réunion des Sociétés savantes, et par Paul Meyer, dans sa célèbre polémique avec Ascoli, ils recherchent les différentes formes que revêtent les mots et les terminaisons du latin dans trois régions wallonnes, sans admettre a priori que ces régions forment des groupes linguistiques distincts. La question de l'existence des limites dialectales était alors solutionnée dans un sens négatif ; on admettait que les différentes particularités phonétiques et morphologiques ne coïncidaient pas et avaient leurs propres lignes de démarcation. Notons en passant que, dans le même volume, J. Simon signalait entre le picard et le wallon une frontière qui en était une pour

plusieurs particularités linguistiques à la fois, et annonçait par là même une nouvelle conception, qui complète la première, tout en conservant ce que celle-ci donnait de précis et d'indépendant aux recherches des dialectologues. Patiemment, allant de village en village à la chasse de tel son ou de telle forme, MM. Doutrepoint et Haust ont recueilli des faits de langue, dont j'ai apprécié toute la valeur, lorsque j'ai eu à étudier la provenance des mots français empruntés par le moyen néerlandais ; ce problème, je n'aurais même pas pu l'aborder, sans les études de mes confrères actuels, qui furent mes guides inlassables et sûrs. À côté d'eux, comment ne pas citer encore M. Auguste Doutrepoint, qui inséra dans les *Mélanges wallons* un article sur les *Formes variées de quelques mots wallons* et qui déjà s'était fait connaître par son édition de la *Clef d'Amour*, laquelle, dans la « Bibliotheca normannica » de Suchier, voisine avec ma publication du *Roman d'Enéas* ? Et comment pourrais-je m'empêcher d'ajouter à cette liste de wallonisants éminents le nom de M. Feller, un de ceux qui ont le plus fait pour le *Dictionnaire général de la langue wallonne* ? Enfin, que M. Courouble veuille bien me permettre de lui dire tout ce que mes études sur les mots français en hollandais doivent à sa *Famille Kaekebroeck* et sa *Pauline Platbrood*. M. Charlier a bien deviné que ces livres ont été pour moi une source inépuisable d'informations utiles ; en outre, ils ont compté, alors et depuis, parmi ces fidèles compagnons auxquels on a recours dans des moments de dépression morale ; ils ont jeté des rayons de soleil dans mon cabinet de travail. Ces récits, par leur verve primesautière, par la sympathie qu'éprouve l'auteur pour la vie spontanée, par la sincérité avec laquelle il décrit des milieux où chacun se donne pour ce qu'il est, méritent de devenir classiques et le sont sans doute. M. Courouble qui, toutes les fois qu'il parle en son propre nom, se sert d'un langage châtié et délicat, n'a pas craint, pour rendre bien vivants les personnages qu'il met en scène, de leur laisser leur langage, curieux mélange de français et de flamand, plein de surprises utiles pour ceux qui étudient les rapports entre ces deux langues et pour la connaissance de la langue en général.

Mes rencontres avec la pensée de M. Wilmotte ont été d'autant plus fréquentes que la merveilleuse curiosité de son esprit l'a conduit sur les terrains les plus divers. Dans la collection impressionnante que je possède de ses écrits, mon attention est attirée en tout premier lieu par un article qu'il a consacré à mon maître Van Hamel. Cet « ami de la France », qui était à la fois philologue et littérateur, se serait trouvé ici à l'aise dans les deux groupes. Il est mort assez tôt pour échapper au spectacle de ces cinq années de guerre, dont le souvenir est indélébile ; les angoisses qu'ont éprouvées ceux qui, de loin, ont suivi les phases de cette lutte lui ont été épargnées ; mais il n'a pas connu non plus leur délire lorsque la victoire a cou-

ronné l'héroïque résistance de ce pays. Combien il aurait été heureux de pouvoir saluer en vous les défenseurs du droit et combien éloquente aurait été alors sa parole, que nous croyons encore entendre tant d'années après que sa bouche est devenue muette pour toujours. M. Wilmotte rappelle le discours que Van Hamel, deux ans avant sa mort, a prononcé au « Congrès pour l'extension et la culture de la langue française », à Liège, et voici en quels termes notre collègue résume ses souvenirs : « Lorsqu'il parla, on sentit comme un souffle de printemps méridional. Il exalta le génie de la France ; il mit toute la pieuse gratitude d'un bon fils à rappeler les services que cette grande nation avait rendus à ses voisins, à la civilisation en général. Puis s'animent davantage, et répondant à certains propos pessimistes de plusieurs membres de l'assemblée, il prophétisa pour sa seconde patrie de nouvelles ascensions glorieuses ».

En relisant ces paroles, comment nous défendre du regret que Van Hamel n'ait pas vu la réalisation de cette prophétie ?

Les travaux de M. Wilmotte sont pour la seconde fois devenus pour moi un appui, au moment où je m'occupais du problème des origines de la littérature française, notamment de celle des chansons de geste. M. Wilmotte était persuadé, comme moi, que, si les plus anciennes œuvres françaises ont déjà, comme pensée et comme forme, atteint ce degré de perfection que nous admirons en elles, cela ne saurait s'expliquer sans admettre qu'elles ne sont pas un commencement. Elles doivent, en effet, continuer une tradition que nous permettent de surprendre, plutôt qu'ils ne nous la montrent, les écrits latins du premier moyen âge. Tout dernièrement, M. Wilmotte a étendu au roman en France cette théorie qu'en 1915 il n'avait appliquée qu'aux chansons de geste, et, dans une étude sur *La tradition antique et les éléments chrétiens du roman*, il a recherché dans la littérature latine, qui « depuis la période des invasions jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle a joui d'un monopole intellectuel sans précédent dans l'histoire de la pensée humaine », les précurseurs des romanciers de l'époque de Chrétien de Troyes. De même que le drame profane s'est dégagé du drame liturgique, et que l'historiographie est née dans les annales des moines, de même les récits des romanciers, contiennent, d'après lui, des éléments qu'un examen patient fait découvrir dans les vies de saints et dans les évangiles apocryphes. L'auteur de *l'Évolution du roman français aux environs de 1150*, après avoir signalé les influences qu'avaient exercées l'un sur l'autre les auteurs de la première génération de narrateurs français, nous devait de nous révéler leurs ascendances. Ce travail, il n'a encore fait que le commencer ; souhaitons-lui les forces de le mener à bien dans un délai que nous souhaitons le plus bref possible.

Le chemin de mes études a croisé celui de M. Alphonse Bayot d'abord lors de mes premières publications, qui furent, de sa part, l'occasion d'un compte rendu aussi aimable qu'instructif, puis,

beaucoup plus tard, quand, ayant été amené à étudier la métrique d'une chanson de geste, sans doute très ancienne, *Gormont et Isembart*, j'eus à voir de près l'édition soignée que M. Bayot en a donnée à deux reprises dans cette utile collection des « Classiques français du moyen âge », que dirige avec tant de compétence M. Mario Roques. M. Counson, enfin, le grand voyageur dans le domaine de la culture néo-latine, est un de ceux que, dans nos pérégrinations à travers la « Pensée romane », nous rencontrons souvent, grâce à son admirable mobilité intellectuelle qui lui rend si faciles les déplacements dans le temps et dans l'espace. Je me rappelle combien son beau livre sur *Dante en France* m'a été utile, lorsque, pour une fois, je me suis hasardé à parler du grand Florentin.

Le relevé que je viens de faire de quelques travaux de philologie romane, dus à des Belges et datant des dernières trente années, ne vise pas à être complet ; tel qu'il est, et fait uniquement au point de vue de leurs rapports avec mes propres écrits, il n'en témoigne pas moins de l'admirable activité de vos savants sur le terrain de la langue et de la littérature françaises. En dressant cette liste, j'ai voulu simplement m'acquitter d'une dette de reconnaissance déjà ancienne, à laquelle s'ajoute celle que je contracte aujourd'hui. Et encore, je n'ai parlé que des vivants ; je n'ai nommé qu'en passant Ch. Grandgagnage, à qui M. Haust a rendu un si émouvant hommage lorsqu'il inaugura la chaire de dialectologie wallonne à l'Université de Liège, et j'ai, bien malgré moi, dû résister au désir de dire tout ce que les romanistes doivent à Auguste Schöler, étymologiste, éditeur consciencieux de tant de textes anciens, qu'il publiait avec des commentaires lesquels, d'après Paul Meyer, « ont une valeur durable » ; enfin, je n'ai pas même mentionné le savant universel qu'était Godefroid Kurth, qui excellait dans les trois domaines dont il a été question dans mon rapide aperçu de tout à l'heure, car, dans sa *Frontière linguistique en Belgique*, il était dialectologue, dans *l'Histoire poétique des Mérovingiens*, il se révélait connaisseur profond des chansons de geste, et dans son étude sur la *Divine Comédie*, il exprimait des idées originales sur l'œuvre de Dante.

Parmi les membres étrangers de cette Académie, je retrouve deux noms qui me sont particulièrement chers, ceux de M. Brunot et de M. Nyrop, les grands historiens de la langue française, dont l'œuvre si personnelle, conçue d'après un plan très différent, se complète l'une l'autre. Et puisque, dans cette réponse à M. Charlier, je me suis donné comme tâche de signaler les liens qui m'unissent à vous, je ne veux pas cacher ma satisfaction d'être — dans une très faible mesure, il est vrai, et pour une part minime — le collaborateur de M. Brunot.

Messieurs, dans les hautes régions du labeur intellectuel et désin-

téressé, où l'on respire un air pur et où la pensée est sereine, nous nous rencontrons pour travailler ensemble à une œuvre idéale. Nous y arrivons, chacun, tels que les circonstances de la vie nous ont formés. Je viens d'un pays où la culture française est un fruit exotique, mais nécessaire à la vie spirituelle de la nation ; chez vous, dans une grande partie du pays, elle est indigène et a formé une variété spéciale qui, dans la Romania, vous assure une place qui est bien à vous. Mais, pour vous comme pour moi, elle est un objet de soins incessants auquel nous consacrons toute notre vie.

---

### Discours de M. Carton de Wiart

Monsieur,

C'est la seconde fois que j'ai l'honneur de vous rencontrer. La première fois, c'était à Montréal, le 24 septembre 1914. Dans quelles circonstances inoubliables ! Nous arrivions, M. Paul Hymans, M. Emile Vandervelde et moi, des Etats-Unis où nous avions eu mission d'éclairer le Président Wilson et le peuple américain sur le sort tragique infligé à notre pays.

Dès la frontière canadienne, l'accueil fait aux délégués belges dépassa tout ce que nous avions pu prévoir. Etaient-ils des vaincus accablés par l'angoisse, ces pèlerins du droit que toute une foule ardente acclamait et traînait comme en triomphe par les rues de Montréal, pavoisées de rouge, de jaune et de noir ? Au *Monument National*, où nous fûmes conduits, des voix gouvernementales nous rendirent l'écho qu'avaient éveillé, en ce Dominion que nous avions cru si lointain, la loyauté de la Belgique et sa résistance à l'agression. Puis nous vîmes paraître à la tribune un homme encore jeune, au visage énergique et d'élégante stature, dont nous ignorions à ce moment jusqu'au nom. Sa voix chaude et sonore s'éleva dans cette langue française que nos oreilles, depuis quelques semaines, étaient déshabituées d'entendre. En un admirable discours, dont l'émotion exaltait à chaque phrase l'enthousiasme de l'auditoire, cet orateur, — c'était vous, Monsieur, — rappela quel avait été l'apport incessant de la Belgique au patrimoine de la civilisation universelle. Il évoqua la gloire de nos vieilles villes. Il célébra nos initiatives dans le domaine de l'industrie, de l'art et de la pensée. Puis, face au présent, il salua, — de quel fervent hommage, — ce peuple tout à coup trahi, opposant son honneur à l'ultimatum du 2 août et les poitrines de ses enfants à l'agression d'une armée formidable. Cette Belgique, il l'appelait « le pays du droit vengé, des libertés conquises, de la

parole gardée ». « Nous ferons tout, continuait-il, pour que votre peine immense soit un peu apaisée par nous ». Quelle fierté et quel réconfort nous éprouvions à vous écouter, Monsieur ! C'était une nouveauté pour nous, dans cette aube sanglante et obscure de la guerre, que cette parole publique traduisant, dans notre langue commune, toute de clarté et de flamme, des sentiments dont l'affirmation devait s'imposer peu à peu à tous les honnêtes gens. Avec vous, nous étions loin des sympathies discrètes, que certes nous avions rencontrées et appréciées ailleurs, mais qu'estompaient encore la neutralité officielle et la réserve diplomatique et que contrariait parfois même, hélas ! le poison d'une propagande ennemie dont nous avons dû combattre l'infiltration. Grâce à vous, nous nous sentions tout à fait compris. Bien plus, nous nous comprenions mieux nous-mêmes.

Le lendemain de ce soir, nous partions pour Buffalo où nous appelait un rendez-vous avec un autre grand ami de la Belgique, ce Théodore Roosevelt dont la générosité impétueuse avait devancé, — et tout de suite, — l'intervention de la grande République étoilée. Quelques jours après, nous nous réembarquions pour l'Europe. Et sur le transatlantique de la *White Star* qui nous rapprochait trop lentement de ce sol patrial que notre pensée fiévreuse n'avait pas quitté un moment, quelle joie, faisant suite à celle de votre discours, de nous trouver à bord en compagnie de tout un contingent d'élite formé par les premiers volontaires canadiens ! Jeunes gens pleins d'entrain, au corps robuste, aux yeux francs, à l'âme fraîche, presque candide. Superbes exemplaires de votre race, on les devinait trempés par la vie rude de vos forêts et de vos plaines. Le même souffle les conduisait qui animait vos propres paroles. Ils avaient hâte de prendre leur part de la grande mêlée. Premières vagues d'une marée toujours montante, ils vinrent grossir un front de bataille si souvent renouvelé, hélas !... De ces adolescents héroïques, combien ont revu votre grand fleuve et vos grands lacs ? Combien d'entre eux, combien des camarades qui devaient les rejoindre, dorment leur dernier sommeil dans la terre de France ou de Belgique ? Vimy, Passchendaele, Harlebeke, Saint-Julien, la côte 60, autant de noms qui appartiennent pour toujours à votre histoire et qui ont cimenté entre nous la communauté des plus nobles sacrifices.

Je les ai rencontrés souvent, au cours de la grande guerre, vos hardis soldats parmi lesquels nous retrouvions parfois des fils ou des descendants de Belges émigrés chez vous. Ce que nous apprenions des efforts et des exploits de vos régiments, combattant à certains jours aux côtés des nôtres, suscitait en nos cœurs un émoi fraternel. J'ai souvenir de ce tout jeune officier, — il appartenait à votre glorieux 22<sup>e</sup>, votre régiment de fer, — le lieutenant Roddy Lemieux qui, frappé à mort, exhala toute sa beauté morale dans cette

suprême parole : « Dites à maman que je me suis battu comme un homme ».

Au long de ces quatre années d'épopée, la guerre sous-marine, bien loin de faire plus distantes, par le péril des communications, notre vieille Europe et votre Amérique du Nord, avait en quelque sorte comblé entre elles les abîmes de l'Océan, le « grand fossé, » comme vous l'appellez plaisamment. Jamais ces deux mondes ne furent plus proches l'un de l'autre. Tandis que nous voyions débarquer vos milices aux ports de Normandie ou de Bretagne d'où étaient partis trois siècles auparavant les premiers colons de la Nouvelle-France, tandis que nous les admirions à l'œuvre sur notre front des Flandres, nous apprenions que dans vos cités et vos campagnes les espérances et les volontés vibraient à l'unisson des nôtres. Nous savions, presque jour par jour, quelle était la participation canadienne au ravitaillement de la Belgique envahie et par quels modes ingénieux et délicats votre sollicitude se prodiguait au secours de toutes nos infortunes de guerre.

Quand m'arrivaient ces nouvelles, ma pensée, Monsieur, se reportait souvent au soir de notre visite de Montréal. Je revois et je croyais entendre encore le bel orateur au verbe entraînant qui, dégagant les motifs de cette action fraternelle, nous en avait annoncé le bienfait et qui avait tant contribué à son rayonnement. Parfois, le hasard d'une conversation ou d'une lecture me prouvait la haute estime que lui vouaient ses concitoyens. Puis, ce fut l'armistice et une paix problématique descendit sur le monde... Un jour, la presse annonça que M. Edouard Montpetit était délégué par le gouvernement fédéral à la fameuse Conférence de Gênes. Vous fîtes-vous alors beaucoup d'illusions, Monsieur, sur le résultat de cette grande affaire dont il serait un peu cruel de rappeler le programme ? Je n'aurai pas l'indiscrétion de vous le demander, sachant que vous n'auriez d'ailleurs pas celle de me répondre. La conférence de Gênes, c'est beaucoup plus loin des soucis de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises que ne le sont vos terres glacées du Labrador... Précisément, notre Académie était alors en gestation. Le statut royal qui l'organisa nous invitait à associer à notre tâche quelques personnalités étrangères choisies parmi celles qui, hors de France, font le plus d'honneur au génie de la langue française. Pour représenter dans notre Compagnie cette culture française canadienne, qui féconde là-bas trois ou quatre millions d'intelligences et de cœurs, nous songeâmes aussitôt à vous, Monsieur. Et il y avait, je puis bien vous le dire, une bonne dose de reconnaissance dans un choix qui devait, par ailleurs, se révéler si judicieux. Je fus désigné pour vous recevoir ici puisque vous m'aviez reçu là-bas.

Assurément, mes confrères se disaient que je vous connaissais très bien puisque je vous avais déjà rencontré une fois pendant une

heure, il y a dix ans. Et me voici, au moment de vous adresser les compliments d'usage, hanté une fois de plus par le souvenir de Montréal. N'y ai-je pas lu, sur le socle du charmant monument que vous avez élevé à la Place d'Armes, à la gloire de Chomédy de Maisonneuve, le fondateur de la cité, n'y ai-je pas lu une phrase qui peint vraiment tout un homme et toute une race. une phrase toute simple, qui peut s'appliquer aux devoirs les plus modestes et les plus agréables comme aux devoirs les plus difficiles et les plus glorieux ? Cette phrase de Maisonneuve, où l'on retrouve comme un reflet du génie de la France de jadis et d'aujourd'hui, souffrez que je vous la redise ici, Monsieur, pour achever ce trop long préambule : « Il est de mon honneur d'accomplir ma mission ».

\* \* \*

Cette mission qui m'a été ainsi départie, j'avais, pour m'en acquitter convenablement, à m'informer du détail de votre activité passée et présente dont je ne connaissais encore que quelques aspects généraux. Il s'agissait, — excusez la simplicité de mon aveu — de compléter tout ce que nous avait fait deviner l'intuition de la gratitude par la précision d'une documentation rigoureusement scientifique. Le temps où nous vivons est avide d'exactitude... Je me renseignai donc, et aux meilleures sources. La pêche fut plus abondante encore que je ne l'avais pensé. Voici le bulletin de mon agence : Docteur en droit, avocat, Conseiller du Roi, Professeur à la Faculté de droit, à l'École des hautes Etudes commerciales et à l'École polytechnique, Secrétaire Général de l'Université de Montréal, Directeur de l'École des Sciences Sociales, Economiques et Politiques, Rédacteur en Chef de la *Revue trimestrielle canadienne*. Est-ce tout ? Nous ne le voudrions pas. Dans la liste si touffue de vos livres, de vos brochures, de vos articles, je découvre une intelligence curieuse et inlassable à laquelle il semble que rien d'humain ne soit étranger. Voici, auprès de savantes recherches sur le « Mécanisme des changes internationaux », une étude à la fois savante et pathétique sur les problèmes de la natalité et de l'enfance à laquelle vous avez donné ce joli titre : « La Veillée des Berceaux ». Par vos écrits, vos essais, vos conférences, vous aimez à faire connaître toutes les ressources de votre merveilleux pays, son histoire, ses paysages, sa littérature. Au gré de votre humeur ou de l'actualité qui vous fait signe, vous êtes un sociologue, un moraliste, un juriste, un critique, que sais-je encore ? Je ne jurerais pas qu'à vos heures vous ne soyez aussi un poète. Vous citez, dans une de vos études les plus pénétrantes et les plus attachantes, ces quelques lignes d'une lettre de Louis Veillot à M<sup>me</sup> de Pitray : « Je laisse M. de Falloux un moment pour vous écrire, comme un pauvre homme, qui casse des cailloux au soleil, s'écarte pour aller boire un peu d'eau fraîche à la source qui coule dans le gazon, sous l'ombre des beaux

arbres ». Je me figure qu'il vous est arrivé aussi, comme à l'excellent écrivain du *Parfum de Rome*, de délaissier parfois, pour les pipeaux de la Muse, le mâle outil de la prose. En tout cas, vous n'êtes point de ces hommes qu'il soit facile d'étiqueter d'un mot et qui se laissent claquemurer dans un genre ou dans une profession.

Grave imprudence, Monsieur ! Le public n'aime guère les activités débordantes et les énergies en ordre dispersé. Il est pour le « pur et simple ». Il tient à pouvoir classer les gens, chacun dans un compartiment étanche. Il s'offusque, comme d'une sorte d'abus de confiance, que le même personnage prétende occuper la scène à des titres divers.

Et cependant il ne semble point qu'au Canada, où les frontières sont d'ailleurs très larges, on vous ait tenu rigueur de vous intéresser ainsi à tout ce qui est intéressant. On s'y est rendu compte sans doute que toutes ces manifestations d'une intelligence rebelle à la spécialisation étroite obéissent chez vous à une conception très haute de la vie et non pas au dilettantisme et à la fantaisie. Partout et chaque fois qu'ils croient pouvoir servir utilement leur pays et l'idéal spiritualiste qui les inspirent, l'orateur et l'écrivain que vous êtes répondent : Présent !

Vos concitoyens ont mieux fait que de comprendre cette unité de discipline dans la diversité de votre action. Ils en ont subi le charme et l'influence. A cette démocratie canadienne un peu fiévreuse que guette peut-être un matérialisme ultra-pratique dont l'Amérique n'a d'ailleurs pas le monopole, vous donnez l'exemple d'un esprit latin, nourri des belles traditions classiques, épris de mesure et de clarté, amoureux de la beauté dans les âmes et dans les choses, et pour lequel le monde extérieur n'est pas le seul à exister. Les jeunes esprits s'attachent là-bas à vos idées, à vos tendances. Ils répondent à votre apostolat. Ils retrouvent dans votre enseignement comme le reflet de leur race et comme le secret de leurs destinées.

Et il se fait ainsi, par une heureuse rencontre, qu'en désignant pour siéger parmi nous le Canadien, qui, en nos jours d'angoisse, s'était montré l'ami le plus empressé de la cause belge, notre Compagnie a choisi précisément celui qui est sans doute, par son talent comme par son prestige, le type le plus qualifié du Canadien français d'aujourd'hui. Ce choix que notre cœur nous avait dicté, le sentiment de vos concitoyens l'a ratifié. Et je lisais avec joie dans une de vos meilleures revues <sup>(1)</sup> ces mots qui sont déjà pour nous une première récompense : « L'Académie royale de Belgique a élu un Canadien vraiment représentatif ».

\* \* \*

Représentatif... Oui. Par vos idées, par votre action, vous person-

(1) *L'Action française*, novembre 1923.

nifiez vraiment le Canada français, dont « l'histoire, avez-vous proclamé, n'est qu'une longue obstination à ses origines ».

Tout ce peuple est né, comme naît une moisson, des quelques semences que le vent de France y a jetées jadis par dessus l'Océan. Marins et soldats, découvreurs et défricheurs, coureurs des bois et hommes de chantier, toutes ces semences d'humanité et de civilisation ont germé dans un sol encore vierge. Le climat était rigoureux, la nature et les êtres souvent hostiles. N'importe. La moisson a grandi quand même, malgré les épidémies et la misère, malgré les luttes contre les indigènes ou entre les Européens, malgré la défaite d'un Montcalm ou la politique d'un Choiseul. Elle a grandi, toujours plus abondante, plus drue et plus belle. Après 1760, lors de la cession du pays à l'Angleterre, les Canadiens français étaient au nombre de 65.000. Ils sont aujourd'hui 3 millions, plus denses dans la Province de Québec, mais répandus aussi dans l'Ontario, dans les provinces de l'Ouest et jusque sur les bords du Pacifique. Ils ont gardé la fidélité et la fierté de leurs origines. Le paysan surtout, que vous nous montrez dans un de vos discours : « gai, gaillard, un peu routinier, âpre au gain, mais hospitalier et très ouvert, il travaille dès l'aube. C'est un robuste. Très attaché à sa foi, à ses institutions et à ses lois, il est obstiné à sa tâche de vie ».

Toute cette moisson a, de saison en saison, de génération en génération, transfiguré les « pelés » et les savanes de René et d'Atala. Aujourd'hui, le Dominion canadien, grand comme l'Europe, loyalement subordonné à l'Empire britannique, ajoute les richesses de l'industrie aux inépuisables ressources de son agriculture et de son élevage. Sa vocation, exaltée par Etienne Lamy, semble être de nourrir un jour l'ancien monde qui l'a fait naître, et l'immensité d'une telle tâche excite son effort au lieu de le ralentir. Mais il rend aussi à cet ancien monde d'autres bienfaits. L'homme ne vit pas seulement de blé. Et la moisson n'a point que des fruits. Elle a ses fleurs. Fleurs de civilisation, fleurs d'intelligence et d'art où nous retrouvons avec émotion les formes, les couleurs et les parfums du vieux jardin de France.

Fleurs de pensée et de langage. « Ailleurs, disiez-vous, Monsieur, c'est du français que l'on crée. Ici, c'est du français que l'on garde ». Ce français, vous l'avez gardé dans vos vieilles chansons, chansons de bord, chansons de marche, chansons d'amour et chansons de travail. Pendant tout le long hiver canadien, vos bûcherons, qui se sont enfoncés dans les forêts du Nord, les chantent gaîment « parmi la noire colonnade des arbres dont les fûts jaillissent de la neige ». Ils les chantent encore lorsque « le printemps venu, ils laissent glisser leurs canots au fil des rivières enfin libérées des glaces et maintenant encombrées par les trains de bois et les billots. »

Cette langue, qui a été pour vous un refuge, vous l'avez gardée aussi dans ce vocabulaire des habitants et des hommes de chantier,

qui a inspiré à Remy de Gourmont un si curieux chapitre dans son *Esthétique de la langue française*.

Coupés de toute relation avec la France, vous étiez toutefois, au moment où nos lettres belges s'éveillaient elles-mêmes bien timidement, livrés, avec plus d'excuses que nous, à une somnolence que Lord Durham avait caractérisée de façon brutale dans un rapport fameux de 1839. L'instruction supérieure n'existait point encore, l'autorité officielle écartait la langue française, l'activité se dépensait surtout dans l'organisation et la vie économique. Ceux qui lisaient en étaient réduits au théâtre de Corneille et de Racine. On dit que ce fut l'arrivée imprévue d'une frégate française, « la Capricieuse », la première qui eût abordé aux rives du Saint-Laurent depuis de longues années, qui vous apporta en 1855 la révélation de toute une vie littéraire nouvelle, vous apportant à la fois les œuvres de Chateaubriand, de Lamartine, de Hugo, de Musset que vos libraires d'alors connaissaient à peine de nom. La jolie aventure que celle de ce prince charmant : le Romantisme venant réveiller chez vous d'un baiser la Belle au bois dormant !

Au moment précis où la langue canadienne risquait de s'anémier définitivement dans l'archaïsme ou le provincialisme, ce réveil fut le salut. Un « cénacle » se forma sous l'inspiration d'Octave Crémazie, en une flambée d'enthousiasme. Des conteurs, des romanciers, des poètes apparurent qui puisèrent au fonds de vos souvenirs, de vos traditions, de vos légendes. Ils ranimèrent le goût des lettres en même temps qu'ils refaisaient votre histoire, — pour leur appliquer un mot exquis de Claudel — « comme on refait une vieille dentelle, brin par brin ». Louis Fréchette, Chapman, Faucher de Saint-Maurice, et ce spirituel chroniqueur Hector Fabre, autant de précurseurs dont les noms ont droit à notre hommage, car les écrivains belges savent qu'il est dur de réapprendre à un peuple à lire et à penser suivant son génie propre. Entre cette première école et le mouvement contemporain, c'est le poète Alfred Garneau, d'un art mesuré et délicat, qui établit la transition. Puis le goût du bien écrire et du bien dire se répand. Si les leçons du passé et les mœurs locales inspirent encore beaucoup de charmants ouvrages, comme les savoureux « Rapailages » de l'Abbé Lionel Groulx, la poésie s'attache désormais davantage aux thèmes universels de la nature, de l'amour et de la mort. Emile Nelligan ne laisse qu'une œuvre incomplète, mais d'un tour original et hardi. Avec lui, Jean Charbonneau, Albert Lozeau, Beauregard, Paul Morin, Guy Delahaye, bien d'autres encore, traduisent harmonieusement toute la renaissance poétique de votre race. A côté d'un charmant styliste, Marcel Dugas, dont la critique est scintillante de verve et de fantaisie, je m'en voudrais de ne pas citer encore un de vos meilleurs poètes, M. René Chopin, dont la prosodie rappelle parfois celle de notre cher et grand Emile Verhaeren, mais qui, plus souvent, et avec

plus de bonheur, me semble-t-il, revient aux rythmes classiques, comme dans ces belles descriptions des nuits et des hivers où il excelle :

Ici, c'est la nuit claire, une nuit de Norvège ;  
L'hiver blême a soufflé son haleine de mort.  
L'âme pensive, errant sur les plaines du Nord,  
Se sent lucide et chante un lumineux arpège.  
L'arbre perclus se tait, endolori de neige  
Et du froid qui le mord.

La forêt se dessine au bord des routes blanches,  
Flore artificielle aux parterres d'hiver,  
Fûts givrés, vernissés en leur gaine de fer,  
Ramures aux lacis compliqués qui se penchent...  
On dirait du corail aux arbres dont les branches  
Fleurissent sous la mer.

Le soir est déchiré de dentelles de givre :  
Mais, tandis que le gel étreint les troncs tordus  
Où le verglas met un miroitement de cuivre,  
Voici mes souvenirs, mes songes assidus,  
Voyageurs attardés en des palais de givre  
Et qui semblaient perdus.

Mais vous allez m'en vouloir, Monsieur, de reproduire de l'hiver canadien une image aussi mélancolique, vous qui l'avez si éloquemment vengé dans vos *Survivances françaises*, du mot dédaigneux qu'on prête à Louis XV sur les « arpents de neige ». Il est vif, votre hiver, il est sain. Il fait à la terre, sous le soleil qui brille, une gracieuse parure dont vous nous avez dit le charme et le travail fécondant. Je ne voudrais pas que vous m'accusiez de l'avoir calomnié ou méconnu. Le tout est de s'en accommoder et de deviner les forces de la vie dans ces aspects trompeurs de la mort.

N'est-ce point vrai aussi du traditionalisme, qui peut être, — suivant le cas et l'usage qu'on en fait, — une doctrine de caducité mortelle ou une merveilleuse puissance de continuité ? Vous êtes un homme de juste mesure, Monsieur, et nous n'en sympathiserons que mieux avec vous. Je vous approuve lorsque vous distinguez le mérite et les dangers du régionalisme : « Prenons garde, dites-vous, qu'il ne soit une pure fantaisie, un vieux meuble, des mots du terroir, une recette culinaire. C'est l'âme qu'il doit atteindre et manifester dans toute sa simplicité ; c'est le principe de vitalité qu'il doit mettre en lumière, pour en montrer la force prolongée ».

En un pays où le régionalisme littéraire a beaucoup de fervents et où nous sommes tentés parfois de nous complaire plus que de

raison à des barbarismes et à des provincialismes dont je ne méconnaissais d'ailleurs pas la saveur pittoresque, il n'est pas inutile, Monsieur, que nous entendions de telles leçons. « Ayons le souci de l'élégance jusque dans le langage, avez-vous écrit un jour. Et pénétrons-nous bien de cette vérité qu'il est tout aussi important pour notre race de parler bien que de réclamer partout le respect du français. Cela fera vivre ceci ». Combien juste, Monsieur ! Puisse M<sup>lle</sup> Beulemans méditer ces excellents conseils venus du pays de Maria Chapdelaine !

D'autres qu'elle chez nous pourraient aussi s'instruire à votre école. J'ai déjà dit que votre traditionalisme, fidèle à ses racines, n'entendait pas se dérober aux souffles du large ni aux grands courants qui traversent le monde. Qu'un peuple cultive ses souvenirs propres, c'est son devoir, c'est sa force, c'est sa richesse à condition qu'il en apporte les fruits au trésor commun de l'humanité.

L'exemple des Canadiens français traduit encore une autre vérité en s'opposant au sophisme étroit qui veut confondre les questions de langue et les questions de nationalité. Attachés de toute leur âme à la langue française, leur langue maternelle, ils sont non moins fidèles au statut politique qui unit leur destin, dans un commun patriotisme, au sort de leurs concitoyens anglo-saxons. Parmi les hommes d'Etat qui ont fait la solidité et la grandeur du Dominion, plusieurs, — et les plus remarquables peut-être, — ne sont-ils pas sortis, tels Sir Wilfrid Laurier, Sir Lomer Gouin et M. Taschereau, tels les sénateurs Chapais et Dandurand, — de cette élite canadienne française qui emprunte au contact anglo-saxon quelque chose d'énergique et de tenace, mais en atténuant ce que ces vertus britanniques pourraient avoir d'un peu rude par ces dons séculaires du génie latin : la mesure, la clarté, la raison harmonieuse.

\* \*

La visite que vous nous faites aujourd'hui, Monsieur, la participation qu'elle promet à nos travaux de demain vont attirer sur toutes ces affinités et ces ressemblances l'attention de beaucoup de gens de chez nous qui ne connaissent pas encore assez le Canada. Ah ! certes, tout ce qu'ils soupçonnent de votre pays le leur rend déjà extrêmement sympathique. Savez-vous, Monsieur (vous vous attendez bien qu'un Belge vous serve au moins un « savez-vous »), savez-vous qu'un « canada », — pour nos paysans belges, de langue flamande ou de langue wallonne, — c'est un « peuplier », et que, au pays de Dinant et dans nos Ardennes, où je l'ai entendu tant de fois, le même mot « canada » désigne l'humble et inappréciable pomme de terre qui fait, avec le pain, le fond même de l'alimentation quotidienne ? Ces notions d'histoire naturelle se complètent, je m'empresse de le dire, par quelques généralités d'ordre géographique ou politique. Mais plus d'un parmi nos compatriotes ne se

doute guère de ce miracle d'une race canadienne française forte, bien portante physiquement et moralement et qui, Dieu merci ! n'éprouve pas, au même titre que nos pays d'Europe, la crainte de la dépopulation. Plus d'un parmi eux sera surpris d'apprendre qu'il y a là-bas toute une presse de langue française aussi remarquable par le talent des journalistes que par la faveur de ses lecteurs et qui compte 4 journaux quotidiens à Montréal, 3 à Québec, 2 à Ottawa, plusieurs dans d'autres villes, sans parler d'importants et nombreux périodiques. Plus d'un s'étonnera quand je dirai que cette belle université de Montréal, dont vous êtes, Monsieur, le secrétaire général et, je crois bien, l'âme agissante, distribue en français son enseignement et celui de ses cours auxiliaires à quatre mille étudiants, et qu'elle n'est point la seule de son espèce.

Et cette ville de Montréal elle-même, si majestueusement assise aux rives de votre grand fleuve, je ne me figurais pas, Monsieur, avant de faire sa connaissance en même temps que la vôtre, qu'elle fût par le nombre de ses habitants, après Paris et après Bruxelles, la troisième ville de langue française dans le monde. Il en est ainsi cependant. Et parce qu'il en est ainsi, la cérémonie qui s'accomplit ici nous donne le piquant spectacle de la sœur puînée très flattée de se glisser à la place de sa grande aînée pour complimenter une charmante cadette. Nous devons cette bonne fortune à la clairvoyance de notre royal fondateur et de son ministre d'alors, notre confrère d'aujourd'hui, M. Jules Destrée, qui ont voulu pour notre Compagnie un recrutement moins rigoureusement national que celui de l'Académie fondée par Richelieu.

Grâces leur en soient rendues ! C'est ainsi qu'il nous est donné, Monsieur, d'honorer officiellement en votre personne, au nom de la langue et de la littérature françaises, votre pays fidèle à ses origines et qui trouve dans cette fidélité le gage de sa force et de sa beauté. Puisse-t-il, ce noble pays, dans ce nouveau monde où quelques-uns prétendent voir déjà le centre de la civilisation d'après-demain, puisse-t-il faire rayonner de plus en plus la claire et pénétrante influence de la langue française et du génie français que nous aimons comme vous, Monsieur, et que, comme vous, nous nous efforçons de bien servir.

---

### **Discours de M. Edouard Montpetit**

Messieurs,

Je n'avais pas de titre à votre choix, et je n'ai pas à feindre la modestie au moment de vous remercier.

Au pays de Maria Chapdelaine, le rêve se referme sur une pensée de défense et de durée : les forces douteraient d'elles-mêmes qui

voudraient ignorer l'appel de la tradition. Le passé nous retient au service d'une vérité que l'histoire nous impose ; et l'ambition s'arrête à la limite du devoir. Si nous espérons grandir un jour et tenir le rôle que notre civilisation justifie, nous réservons cette victoire à ceux qui nous suivront : il suffit que nos mains se touchent sur le bronze du flambeau. Et je me réjouis presque de ne pas compter, puisqu'il apparaît mieux ainsi que c'est le caractère de tout un peuple que vous avez voulu consacrer.

Il a vécu, ce peuple, dans le culte de la justice. S'il lui arrive de la réclamer encore pour lui-même, il peut se rendre le témoignage de ne l'avoir jamais refusée aux autres, et c'est en cela surtout qu'il est demeuré français. Aussi son cœur a-t-il battu vers vous dès l'instant où vos armes ont eu à défendre les traités et à barrer la route interdite. Il a suivi les étapes d'une résistance que conduisait la liberté, il a partagé chaque jour un peu de votre grande pitié ; et, lorsqu'il a vu la Belgique dépossédée, réduite à un morceau de terre, fidèle quand même à ses drapeaux comme au dévouement de sa Reine et à l'attitude de son Roi-soldat, il s'est réfugié avec elle dans le cœur des Belges pour espérer encore.

Sa sympathie s'avivait d'ailleurs de communs souvenirs puisés dans la paix : vous aviez participé à sa vie intellectuelle et secondé ses activités économiques, vous aviez accueilli les siens, leur offrant le spectacle, dont ils vous savaient gré, d'une nation jalouse de son glorieux passé, éprise de travail et d'art, admirée pour la hardiesse de ses entreprises et la mesure de son esprit, où les idées qui divisent ordinairement les hommes s'apaisent dans un effort commun vers le progrès. A tant de liens, vous en ajoutez aujourd'hui un autre : c'est parce qu'il n'était pas nécessaire que nous l'apprécions davantage.

A cette gratitude que je veux collective, souffrez que je joigne un sentiment personnel. Je vous suis reconnaissant de m'avoir permis d'écouter de plus près la langue que nous parlons et de reprendre un à un des mots que l'oreille, distraite par l'habitude, accueille sans les juger. Ces mots, du moins beaucoup d'entre eux, vous aurez vite constaté que je ne viens pas les accuser. Je les défendrais d'instinct, car ils perpétuent la volonté qui nous garde, si je n'avais pas acquis la conviction, à les interroger, qu'ils sont de bonne lignée, s'ils ne m'avaient pas donné la joie de se révéler français.

Le trait qui le démontre, où pourrais-je mieux le choisir que dans nos deux histoires un instant confondues ? Au début de la guerre, au moment où la Belgique décidait héroïquement du salut de l'Europe, une délégation, sous la conduite de M. Carton de Wiart, visitait Montréal, la métropole française du Canada. La foule s'était réunie au Monument national, tout près de l'endroit où le fondateur de la ville, Chomedey de Maisonneuve, avait assumé, aussi lui, il y a près de trois cents ans, l'honneur d'une mission.

M. Paul Hymans, sans doute par courtoisie diplomatique, s'exprima d'abord en anglais. L'auditoire écouta avec intérêt une parole qu'il lui plaisait de comparer à celle qu'on lui sert d'ordinaire et qui n'a pas toujours la même pureté de source. Soudain, sur le seul appui d'une conjonction et sans rompre sa pensée, l'orateur, avec une aisance qui nous était une merveille et un argument, passa au français. La réaction suivit aussitôt comme un réveil d'âme : la salle vibra jusqu'au faite ; une acclamation émue, saintement joyeuse, monta vers votre pays, premier grand blessé de la guerre ; et lorsque M. Vandervelde et M. Carton de Wiart eurent parlé, au nom de la même patrie, le pacte, depuis longtemps conclu, fut scellé dans la langue maternelle.

Ce fait, que l'expérience renouvelle au gré des amitiés françaises, est révélateur. Le Canada est mieux qu'un coin du monde où l'on comprend le français : il est une terre où le français existe de naissance et d'histoire, au cœur d'une population qui n'a que lui pour traduire sa vie même et qui le conserve comme un titre de noblesse par quoi elle s'apparente. L'observation, poussée plus loin, en fournirait des preuves émouvantes. C'est le français que suivent les dix mille regards tournés vers la chaire de Notre-Dame de Montréal où une tradition, déjà longue, conduit chaque carême un prédicateur de France ; le français encore, un et indivisible, que goûtent les auditoires groupés autour d'un conférencier qu'une mission ou tout simplement la sympathie a guidé vers nous ; le français, celui que l'on appelle classique et dont le nôtre se rapproche fût-ce sans le savoir, que l'artiste fait comme renaître devant les enfants accourus de toutes les écoles, lorsqu'il interprète une œuvre de Molière ou de Beaumarchais ; le français, plus populaire, égayé des mêmes sourires, alangui des mêmes tristesses, nourri des mêmes naïvetés sentimentales, que lance le chansonnier et qui fait battre les mains aux endroits mêmes que la province française a déjà soulignés ; le français enfin, moins souple peut être, plus ramassé dans ses mots, moins abondant parce qu'il a dû se replier sur lui-même et durer dans le seul souvenir, mais vivace encore et suffisamment fort pour se ressaisir, que l'instituteur canadien transmet aux générations, que le poète exalte et que la prose défend, que le prêtre sanctifie lorsque, chaque dimanche et jusque dans les hameaux les plus humbles, il prononce comme s'il l'écrivait un prône que les fidèles écoutent comme s'ils le lisaient. Et cela depuis trois siècles inlassablement, trois siècles qu'un moment de recueillement exprime chaque année avec l'intensité d'un symbole lorsque, la nuit du 25 décembre, les routes bleues de neige s'animent vers l'église. Alors, sur la foule agenouillée qu'une même pensée rapproche, dans le silence sans limites de la prière, les chants de Noël du pays d'origine, lointains et semblables, passent comme une onde émise du passé. Incomparable émotion qui renoue l'histoire en une minute

d'abandon et fonde la patrie canadienne, désormais distincte, sur une survivance dont ni le temps ni les hommes n'ont triomphé.

Mais quittons ce jardin où la langue écrite s'épanouit, toujours sensible à l'attrait d'une boutonnière, langue d'apparat dont on revêt une pensée de circonstance, pour pénétrer dans l'usine populaire où se forge et rougeoie le langage de chaque jour. Louis Hémon, qui avait conçu son roman dès sa première vision de Québec, cherchait dans la ville historique, non plus ce qui est resté français, mais ce qui déjà semble venir d'ailleurs. L'ambiance anglaise, la marque américaine lui apparaissent à certains détails qu'il dresse comme des objections ; mais, lorsqu'il s'oriente vers la campagne semée de villages aux noms français, le regard du paysan l'éclaire et il se reprend à écouter le parler qui est comme l'écho d'un serment. C'est là surtout qu'il sied d'aller rendre visite à la langue, au foyer où elle s'anime, où, toujours alerte, un peu brève, vêtue d'étoffe passée aux reflets savoureux, elle vaque à sa besogne parmi de vieilles choses.

Elle vient de France, de toute la France, car le Canada n'a pas été fondé, quelque honneur qu'il en eût d'ailleurs ressenti, uniquement par des Normands et des Bretons. Les arrivages soigneusement relevés ont permis à nos historiens de rattacher plus largement notre pays : le Nord, l'Ouest, le Centre, voire le Midi ont peuplé le Canada et reproduit sur son sol une image de la patrie. Chose curieuse qui ne fut pas voulue, mais qu'il est intéressant d'imaginer en refaisant l'histoire, le Canada a subi une évolution linguistique dont la courbe ressemble à celle de la France. Des nouveaux venus, plusieurs parlaient le français ou l'entendaient pour l'avoir appris, d'autres n'apportaient avec eux que le langage de leur patelin, leur patois, langue romane aussi expressive, parfois plus heureuse, mais condamnée par de la volonté royale à ne connaître que la liberté d'une tradition. Or, le français occupait, au Canada, le siège de l'administration et possédait la force de la loi : c'était déjà une raison pour qu'il s'imposât, et qui eût suffi à sa généralisation si, par surcroît, la population n'avait pas été obligée de le connaître pour s'harmoniser.

Voilà pourquoi notre langue est émaillée de vieux mots « natifs du cœur de la France » ainsi que disait naguère Henri Etienne, et de provincialismes. Les uns sont très anciens et gardent l'empreinte romane, presque latine : ils sont ensevelis dans les vieux auteurs qu'on ne lit plus guère si ce n'est à travers des notes marginales, souvent fastidieuses, ou dans des œuvres comme la *Chanson de Roland* ou le *Roman de la Rose* auxquelles ils empruntent à la fois le charme et l'immortalité. D'autres prennent place encore dans les dictionnaires, mais avec la mention *vieilli* qui les grandit jusqu'à la poésie, ou gardent comme seule originalité la prononciation du grand siècle. D'autres enfin sont ignorés de ceux qui continuent à croire que l'Académie française façonne la langue : ce sont les

indépendants, non les moins agréables, qui vivent retirés en province. Ils viennent de la Saintonge, du Maine, de l'Anjou, du Poitou, de la Picardie, de la Bresse, du Berry, d'ailleurs encore, de la Savoie, de la Lorraine, du Midi, voire de la Wallonie ; et si nos mots accourent ainsi de partout, beaucoup retourneraient en Normandie.

Nous confondons, vous le voyez, l'archaïsme héréditaire et les dialectes provinciaux parce que nous n'avons pas coutume de distinguer ce qui vient de la mère-patrie ; et il suffit que nous retracions un de nos mots quelque part en France pour nous en réjouir et le porter français. Cela ne veut pas dire que nous parlons la langue du XVII<sup>e</sup> siècle, ou, pour être plus exact, des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles ; mais bien que nous retrouvons à ces époques, à Paris et en province, la plupart de nos tournures et de nos mots que le langage d'aujourd'hui ne veut plus entendre ; que nous sommes un peu plus contemporains de Molière et de Lafontaine ; que nous éprouvons, à lire Montaigne ou Du Bellay, le plaisir rare d'en détacher des expressions qui nous servent couramment. Cela constitue une illustration sinon une défense de notre langue et si, comme on l'a fait observer, il ne suffit pas pour un parler, qui s'estime français, de compulsier Rabelais ainsi qu'un dictionnaire généalogique, il y a là tout de même un fait qui, joint au reste, n'est pas sans attrait.

On a vite fait de caractériser notre langue et de la juger lorsque l'on prononce qu'elle est d'un délicieux archaïsme. Le peuple, il va sans dire, n'a cure d'un reproche aimablement déguisé : il est, donc il parle, et les mots qu'il emploie le laissent assez indifférent sur eux-mêmes. Le littérateur, quel que soit son état, ne repousse pas les mots anciens, il les glisse au contraire dans le langage courant et, à l'occasion, il les invoque pour rendre justice au parler populaire et montrer combien il est périlleux, fût-on de Paris ou même de l'Anjou, de se prononcer sur des questions de langue sans rien retenir du passé ; mais il caresse en même temps que la phrase l'espoir d'écrire comme on fait en France et il évite les archaïsmes par trop évidents pour tomber dans ceux qu'il commet sans intention tant l'usage, qui se formule à Paris, est rapide et changeant. Il a tort, assurément ; car il écarte de parti pris ce qui pourrait constituer une caractéristique. La langue morte est peut-être la plus pure si elle est un produit achevé et, sans donner dans la préciosité, on peut, non sans quelque grâce, puiser dans le trésor ancien des mots qui ont le mérite d'exister déjà, et demander aux siècles une discipline qu'une langue étrangère ne nous donnera jamais. Il en est d'illustres exemples dans la littérature française contemporaine, sans parler uniquement des poètes qui ont besoin de toute la langue pour l'emprisonner dans une rime. N'est-ce pas Émile Faguet, à qui André Thérive vient presque faire écho, qui conseillait aux Belges, aux Suisses et aux Canadiens de continuer d'user de leur français archaïque parce que tout ce qui est du XVII<sup>e</sup> siècle est excellent même au XVIII<sup>e</sup>

quand c'est avec Voltaire qu'on y revient ; de négliger le XIX<sup>e</sup> siècle et de redouter Paris où il n'est que provincialismes comme « partir à Rouen » et « sortir son chien ». L'usage est bien autoritaire pour avoir aussi peu de lettres que lui en prêtent les linguistes et je ne comprends pas toujours pourquoi nous lui sacrifions des mots comme *peinturer* que l'on a eu la fâcheuse idée de laisser tomber. Nous pensons qu'il n'y a pas de mal à conserver des expressions qui ont reçu la sanction du temps français comme *mais que je vienne, avoir de quoi, espérer un instant* ou *si c'est un effet de votre bonté*, et, si cela ne plaît pas à tous, nous n'en voulons accuser que le progrès, non la langue.

Je plaisante, car la chose est plus grave. Philologues d'une espèce particulière, dont il existe quelques types en France et en Belgique, nous voulons garder nos mots, même morts, parce qu'ils sont pour nous comme une tranchée de bayonnettes. Ailleurs, dans les provinces françaises, on recueille les vieux mots par affection, comme quelque chose de précieux et qui va se perdre, par une sorte de piété locale ; au Canada, il y a tout cela et plus encore. Nous aimons les vieux mots parce qu'ils sont une tradition et une ressemblance, parce qu'ils nous unissent dans l'histoire et qu'ils nous protègent contre l'envahissement, parce qu'ils sont un gage de survivance, un refuge et un rempart, et comme l'âme de la France qui nous serait restée.

« L'anglicisme, voilà l'ennemi » : ce titre de brochure a pris l'allure d'un mot d'ordre que les avant-postes se transmettent incessamment. L'ennemi est surtout dans la ville, où l'on ne délibère plus : brutal dans les milieux où tout est anglais, depuis l'argent jusqu'aux cerveaux, depuis la pieuvre mécanique jusqu'à l'outil que la main désigne à l'esprit ; insinuant dans les ambiances sociales ou mondaines que peuplent le snobisme, l'insouciance ou l'habitude. L'horizon protège la campagne de l'atteinte : plusieurs séjours m'en ont convaincu, que j'ai rendus plus attentifs depuis votre invitation. Il est même des endroits où les mots vivent si purs que l'on se surprend à interroger ceux qui les disent, pour apprendre, surtout des jeunes, qu'ils n'ont fréquenté que l'école primaire, la petite école comme nous l'appelons, blottie parfois à quelques kilomètres du bourg, et vers laquelle s'en vont les enfants, même par les froids d'hiver, tout seuls sous le ciel vibrant. Malheureusement, des infiltrations entament le roc. Le journal, bourré de traductions hâtives, du type de celles que la guerre a fait naître en France même ; la réclame nourrie d'américanismes ou rédigée par des Anglais qui prétendent écrire un *parisian french* dont ils ne soupçonnent même pas le ridicule ; le catalogue, venu de New-York ou de Toronto, qui n'a pas d'autre objet que d'inscrire un prix, fût-ce au bout d'un mot ; l'automobilisme abondant et tapageur ; et le cinéma que l'Europe nous envie jusqu'à nous l'emprunter ; tout cela, évidemment, a touché l'« habitant ».

J'ai avoué le péché. Je ne l'ai pas atténué : j'ai voulu l'accuser d'un trait, le ramasser sous une forme qui ne laissât pas d'équivoque au pardon. Mais il est des circonstances atténuantes que la conscience la plus droite peut invoquer sans faiblesse. La France même, notre foyer, n'est pas sans avoir sacrifié à ce qui n'est pour elle, par bonheur, qu'une mode, le goût d'un jour. Des auteurs français ont repris notre mot d'ordre et l'ont dirigé contre le même envahisseur, qui a gagné les sports, les cercles, et qui atteint, dans les couches plus profondes, la syntaxe et l'esprit. Nous n'avons aucun droit de nous en attrister, mais songez au formidable argument que cela nous offre ; plus encore : au danger que cela fait courir à notre résolution. La France est riche, sa langue est pour elle une parure et non une cuirasse ; elle peut se passer des fantaisies que nous écartons comme un signe de mort. Nous vivons loin de l'Angleterre, mais chez elle encore, au sein d'une population dont les millions s'additionnent avec la rapidité des inventions dans le domaine scientifique. Cent millions d'hommes, quel bourdonnement, grandi jusqu'à la clameur de tout ce qui se parle comme de tout ce qui s'imprime, de tous les mots anciens et de tous les mots nouveaux qu'une civilisation de quantité, de mécanisme et de découvertes, fabrique par instinct pour désigner des choses dont nous nous servons avant que la France officielle, j'entends le peuple, ne les ait nommées.

Devant l'invasion des infiniment nombreux, sous l'étreinte prochaine, presque fatale, notre langue a tenu. Elle s'est perpétuée avec la race, en gaieté, sans autre souci que de s'exprimer, sans autre principe que la discipline instinctive de la vie. Des mots étrangers qu'elle a accueillis, chemin faisant, il en est qu'elle n'a pas voulu toucher, comme pour leur conserver leur physionomie d'intrus ; mais elle a transformé les autres à sa manière, s'amusant à coiffer leur royauté shakespearienne d'un bonnet phrygien. Cela fait, au premier abord, un mélange assez cocasse où il n'est pourtant pas impossible de retracer des procédés de francisation qui expliquent, s'ils ne les justifient pas, des barbarismes qui ont le tort de n'avoir pas été fabriqués en France.

Les mots anglais, et qui le demeurent, les mots qui semblent incrustés, mais qu'une occasion fera disparaître, ne présentent guère d'intérêt. Tout au plus pourrait-on en dresser une liste, comme on a fait ailleurs, et qui deviendrait une preuve, plus ou moins lourde, de négligence et de pauvreté. Il en est, peu nombreux, qui se prononcent au Canada français comme en France, et c'est un plaisir pour nous de surprendre ainsi la vertu de nos cousins ; mais la plupart des mots que Paris a dérobés à l'Angleterre gardent, chez nous, leur résonnance britannique : nous prononçons *dandy*, *collage*, *sandwich*, et tant d'autres, ainsi que l'on fait, sinon à Londres, du moins à Montréal, côté cour ; et celui qui s'aviserait de lancer *gentleman* avec l'accent français provoquerait des sourires et se classerait européen.

Des mots francisés depuis longtemps, et délicieusement si ce fut au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, conservent au Canada français l'accent de leur origine ; nous continuons de prononcer *toast* ou *spleen* à l'anglaise, négligeant des victoires anciennes qui devraient pourtant nous ravir. Les mots héroïques qui ont fait, depuis Guillaume jusqu'à nos jours, la conquête de la Grande-Bretagne, qui furent gardés pour compte, français avant de devenir anglais, se retrouvent tout naturellement au carrefour de langues qu'est notre pays. Nous les saluons avec joie ; ce sont de vieilles connaissances que nous réinstallons au foyer non sans malice, pourvu qu'ils conservent encore un lambeau de leur dignité première : ils sont si vieux que Remy de Gourmont lui-même, qui savait tout, s'y est trompé ; mais comment lui en vouloir d'un oubli qu'il voulut commettre afin de nous défendre ? Nous les réintégrons ; mais le peuple obstiné les répète à l'anglaise quand même, comme s'ils n'étaient plus de la famille.

C'est que nous savons l'anglais par nécessité, par conviction, peut-être par besoin de culture, sûrement par une largeur d'esprit qui ne laisse pas de nous apporter la satisfaction d'une indéniable supériorité ; et nous nous refusons à transposer des phonétiques disparates, à moins de rencontrer un mot qui soit le même dans les deux langues et que nous faisons nettement français, mais en le chargeant de toutes ses acceptions anglaises : *ne prenez pas tant de trouble* s'entend pour ne vous donnez pas tant de mal ; *erreur cléricale* n'a rien d'irréligieux, mais signifie erreur d'écriture ; notre *indésirable* a fait naguère son entrée triomphale à Paris et le voilà sur une scène des Boulevards ; nous sommes restés fidèles à *club* auquel la France renonce à revenir et *c'est correct*, le grand mot des Chapdelaine, veut tout dire, comme le *right* londonien ou le *ça va* français et belge. Il en est presque ainsi de traductions qui font image et qui évitent l'anglicisme, sinon le vocable anglais ; et, par exemple, pour ne pas recourir au mot *square*, que d'ailleurs nous prononcions à l'anglaise, nous disons couramment le « carré Saint-Louis » ou le « carré Viger ». Qui donc, au passage, soupçonnerait un stratagème ? Quel parisien n'inscrirait pas sur son carnet de route : *carré*, mot bizarre, pas français ? *Square* non plus. Tout est là. C'est tout à fait cela, encore que ce soit absolument le contraire, comme aimait à dire un critique : car, dans le vieux français, *esquarre* signifiait tout de même carré.

Et voilà que perce la défense de chaque jour contre l'envahissement, le corps à corps qui provoque une francisation intéressante, dont on a dit du mal quoique des esprits d'élite en aient pensé quelque bien. Elle est assez simpliste comme tout ce qui vient du peuple : avec quelques suffixes que lui suggèrent l'analogie et la métaphore, des suppressions de consonnes et des raccourcis qui détruisent le caractère anglo-saxon, une seule conjugaison, qui est naturelle-

ment la première, des dérivations parfois inattendues, elle constitue des êtres d'apparence hybride dont la formation retient le philologue. Son grand mérite, c'est d'être une francisation par l'oreille et par une oreille qui est et qui veut demeurer française. Le Français, le fait est connu, francise par les yeux : il lit des mots qu'il s'évertue à prononcer suivant leur physionomie écrite. Procédé légitime, mais qui n'aurait pas produit redingote ni bouledogue. Le Franco-Canadien entend le mot anglais et parle français : il a tôt fait de franciser à l'aide d'une terminaison qui correspond au son anglais et à la graphie française. Vous avez rencontré le mot *clairer* dans *Maria Chapdelaine* : comme il fait image lorsqu'il exprime le travail du bûcheron aux prises avec la forêt qu'il décime. *Raile* est peut être plus typique encore : il a produit chez nous *dérailer* qui vaudrait mieux, au dire de plus d'un philologue, que *dérailer* formé en France sur *railler*, par une curieuse similitude. Nous avons déjà *réaliser*, dans le sens de « se rendre compte », avant que le Paris littéraire, était-ce Bourget, Rostand, Rosny ou même Léon Bloy ? ne l'eût emprunté à l'Angleterre. Et vous remarquerez tout de suite que plusieurs de ces francisations, parties de mots anglais, aboutissent à des vocables français dont le sens se trouve, en quelque sorte, élargi. C'est le cas du verbe *mouvoir* qui finit par signifier déménager. C'est un jeu, et qui ne va pas sans agrément, que de suivre ainsi les mots dans leurs transformations et de reconnaître comment *crâle*, que les Canadiens ont tiré de *crowd*, rejoint *crâlée* qui est normand et qui veut dire abondance ; comment *boss*, inutile doublet de patron, se relie, dans le domaine insoupçonné des évolutions, au vieux français *boseur*, qui jadis a eu le sens de vantard ; comment *grocerie*, qui supplée épicerie, et que je n'osais pas mentionner, remonte tout de même jusqu'aux glossaires anglo-normands où, sous la forme *grosserie*, il explique le *grosseria* des Italiens américanisés.

Cependant, nos mots francisés nous paraissent, pour la plupart, déconcertants ; et les plus mal venus nous horripilent, surtout lorsque nous les isolons. Il a fallu le témoignage de Remy de Gourmont pour nous inciter à plus d'indulgence, pour nous donner l'intelligence d'un phénomène que nous avions classé. L'auteur de *l'Esthétique de la langue française* rend hommage à nos procédés de francisation parce qu'ils sont instinctifs, donc traditionnels ; il cite nos mots comme des exemples ; il les déclare français, sinon toujours par leur racine, au moins par leur flexion, invoquant, sans qu'il en ait besoin, l'autorité de Max Muller. Ainsi donc, Émile Faguet nous conseille de garder nos archaïsmes et lamente la langue de Paris, et Remy de Gourmont accepte nos déformations parce qu'elles sont de bonne roture. Quelle tentation de croire que nous parlons une langue légitime jusque dans ses audaces et d'exiger de ceux qui la jugent en passant un peu plus d'attention, sinon de compétence !

Hélas, ce serait se bercer de formules, comme l'esprit français y

est déjà trop enclin. On aurait vite fait de rappeler que Remy de Gourmont, dans un livre qu'il nous a consacré et qui a pour titre notre nom même, nous a mis en garde contre l'anglicisme que rien ne justifie, pas même les plus élégantes francisations, s'il n'aboutit qu'à l'inutilité d'un double emploi, s'il ne supplée pas à l'indigence. Il nous est interdit de penser que l'usage légitime tout, comme l'ont écrit ceux qui n'ont pas eu à défendre leur langue et qui ont érigé en dogme l'ignorance créatrice. La liberté sans frein serait pour nous le suicide. Aussi combattons-nous l'anglicisme avec une sorte de hantise, biffant parfois de notre langue tout ce qui peut ressembler, fût-ce de loin, à une traduction anglaise. Peine perdue assez souvent si les deux langues ont de communes origines et des milliers de mots qui se ressemblent comme des frères ennemis, si la mode a mis en honneur, et dans chacune d'elles, des emprunts réciproques et que le temps consacre, si l'on continue, par exemple, de se servir en Écosse de *chars-à-bancs* qui deviennent des *auto-cars* sur les routes de France. Nous hésitons à recourir à ces nouveautés qui ne nous disent rien qui vaille à cause des nôtres, et l'on a fort justement remarqué que notre crainte des anglicismes, naïve, je le veux bien, mais non sans mérite, s'étend jusqu'à ceux-là qui ont cours ailleurs. Une intelligence très avertie, M. Philippe Geoffrion, a suivi le conseil, que donnait naguère Francisque Sarcey à un de nos puristes, de négliger les cacophonies et les bourdes pour suivre plutôt les persistances du parler ancestral : il a retracé *demandeur une question* dans Madame de Sévigné, *arriver en temps* dans Guy de Maupassant et lire *sur le journal* dans la *Pensée et la Langue* de notre éminent collègue Ferdinand Brunot, autant d'expressions que nous repoussions parce qu'elles nous paraissaient être de simples transpositions de l'anglais au français.

Vous comprendrez toutefois notre réserve et nos inquiétudes lorsque vous aurez médité l'anathème de ceux qui vouent les peuples bilingues à l'infériorité, sinon à la mort. Nous ne le croyons pas, nous mettrons toute notre vie à ne pas le croire. Il peut y avoir des lézardes sur la maison historique sans que cela l'empêche de témoigner du passé. Je me rappelle avoir entendu, à Gênes, Lloyd George parler aux journalistes italiens : le grand acteur gallois évoquait les murs normands qui s'élèvent dans son pays natal et dont les ruines laissent voir des fondations romaines encore intactes. Nous adoptons cet apologue, image cherchée dans la bouche du politique, vérité tenace chez nous. Nous avons résolu de survivre : nos pères nous l'ont ordonné et ce serait déchoir que de ne pas leur obéir, malgré les facilités qu'une surveillance moins rigide ne manquerait pas de nous apporter. Il nous reste l'école et ses enseignements, l'exemple et ses contagions, la science et ses persuasions, l'amour et ses convictions, tout ce qui se dresse contre l'usage et que l'on est convenu d'appeler « l'artificiel », et qui, à tout prendre, n'est que la civilisation à laquelle nous avons donné une base latine.

Forme de résistance à l'anglicisme, notre francisation manifeste la vitalité d'un organisme qui reforme ses chairs sur le trait qui l'a blessé ; mais notre langue a fait mieux si, menacée de toute part, elle a trouvé en elle-même la force suprême de créer. A la vérité, il est difficile de fixer la limite de cet effort nouveau parce que nous ne savons pas toujours distinguer entre ce qui est de nous et ce que nous avons hérité. Nous n'avons guère inventé ; et je songe, en le disant, à la voix du pays de Québec qui touche Maria Chapdelaine à l'orée des forêts du Nord et courbe sa volonté sur la tâche commune, en murmurant la chanson qui berce notre survivance : « Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés. Ceux qui nous ont amenés ici pourraient revenir parmi nous sans amertume et sans chagrin, car s'il est vrai que nous n'avons guère appris, assurément, nous n'avons rien oublié ». Il semble que l'on entend les mots chuchoter leur propre histoire dans la mémoire des hommes. Ils sont restés, et il importe peu qu'ils n'aient guère appris. La Société du Parler français de Québec, qui a rendu plus méthodique une enquête amorcée déjà par des précurseurs, les retrouve intacts ou comme patinés d'une signification dont le temps les a revêtus. Les glossaires où reposent les parlers de France lui permettent d'éprouver nos expressions par des comparaisons qui sont le plus souvent décisives. L'enquête, close chez nous, n'est pas achevée en France : il est encore des mots qui parent notre vocabulaire et dont nous ne connaissons pas les origines quoique leur sonorité soit française. Voilà pourquoi nos philologues apportent à leurs recherches beaucoup de prudence et de discrétion, car ils n'ignorent plus l'imprévu de transformations, les filiations que le peuple féconde, les déconvenues qui guettent le purisme exagéré, gavé de grammaire et sévré de vie. Chacune des séances de la Société opère quelque rapatriement, retrace des généalogies, signale les ancêtres de mots errants dont la bohème s'achève dans la légitimité.

L'exemplaire du *Bulletin du Parler français* de Québec, où j'ai passé en revue les mots qui sont de service dans notre langue, avait été augmenté des réflexions d'un Nantais : j'ai vu, sous son crayon, des anglicismes s'évanouir et des vocables français renaître. C'est une expérience facile à faire. Déjà Rabelais y a servi, mais son œuvre, au point de vue de la linguistique, n'est qu'un heureux moment de l'évolution. Il est préférable de choisir des contemporains, si l'on veut saisir l'actualité d'un passé qui offre ainsi mieux que la vanité de la mort. Mistral a livré à nos chercheurs des foudres de tournares populaires dont nous douterions encore si le grand poète ne les avait cueillies dans son domaine, comme on fait d'une poignée d'immortelles. J'ai relu l'édition définitive de *Madame Bovary* et j'y ai vu des mots en italique qui semblent soulignés par un Canadien à l'usage du grand public français. Tous les romans régionalistes nous offrent de ces surprises qui, bientôt, n'en seront

plus. Un des nôtres a fait lire en pleine Normandie les *Anciens Canadiens* de Philippe-Aubert de Gaspé, où chacun a reconnu un conte de la petite patrie. Fife ou tambour, talon rouge ou sabot normand, c'est toute la France qui y passera, tant il est vrai que, si nous avons peu appris, assurément nous n'avons rien oublié.

Et j'hésite à vous donner des exemples de mots qui sont vraiment de notre cru. Il en est certainement, ou du moins, pour reprendre une formule scientifique dont un vaudevilliste a souri naguère sous la Coupole, tout se passe comme s'il y en avait. Les mots, dont on ne sait pas encore s'ils nous appartiennent, apparaissent sans indication d'origine sur l'interminable liste dressée par la Société du Parler français : le regard, vite fatigué par les autres, va de lui-même vers eux pour discerner, sous une graphie familière, le sceau de la race. Vain espoir, car il faut attendre d'autres glossaires ou le retour de quelque fervent qui aura prêté l'oreille aux quatre coins de France et recueilli nos orphelins. Pourtant n'est-il pas un critère plus sûr que toutes les hypothèses, le milieu, c'est-à-dire les habitudes qui cristallisent en mœurs, l'éternel recommencement des travaux humains, les certitudes du climat ? Eh bien, non ! Les mots n'ont pas de milieu, s'ils ont une patrie : l'homme venu de loin vers une terre étrangère les porte en lui-même et les repose sur les mêmes choses. On nous abandonnait *poudrerie*, dont nous sommes fiers, et qui exprime la tourmente d'hiver émiettée, sèche, bourdonnante ; et voilà que *poudrerie*, qui est déjà du XVIII<sup>e</sup> siècle, aurait été retracé, toujours en Normandie ; nous avons *banc de neige*, jusqu'à ce que nous l'ayons rencontré dans l'imagination poitevine ; on nous a prêté à *la brunante* que des dialectes pourraient revendiquer de très près ; l'amoureux est chez nous *le cavalier* et l'amie, c'est *la blonde*, par habitude de gens du Nord ; mais *cavalier*, c'est déjà le XVI<sup>e</sup> siècle et *la blonde*, c'est une chanson militaire ; *char*, que nous opposons à *tramway* ainsi que des triomphateurs, est dans *Lamennais*. Il reste tout de même *enneigé*, *pont de glace*, *clair d'étoiles*, que René Bazin vient de nous emprunter ; *palinoir*, plus élégant que *skaling* ; *camp* ou *campement* que nous préférons à *camping* ; et *magasiner*, que nous offrons à la France pour ce que vaut *shopping* ; et des mots français que l'anglais a rapprochés, comme *agent de station*, des mots composés, et non sans mérite, des étymologies abracadabrantes, ainsi que l'on en constate en plein Paris, des métaphores dont quelques-unes sont jolies, des dérivations qui révèlent une formation sur place, des joyusetés qui ne peuvent être d'ailleurs et où le peuple a mis sa marque goguenaarde ; des phénomènes linguistiques, dégagés par le maître de nos philologues, M. Rivard, et qui auront plus d'attrait pour ceux qui s'intéressent à la langue pour la langue : la suppression de l'hiatus, l'agglutination de l'article, la transmutation des suffixes, la confusion des genres, qui se produisent chez nous comme en France, mais indépendamment et suivant les lois

de la phonétique française ; et, enfin, des fautes, de vulgaires fautes, mais heureuses, ainsi que le dit le chant liturgique, si elles sont communes à tous les Français, qui continueront de croire, malgré tous les savants, aux « panacées universelles » !

Archaïsme, anglicisme, canadianisme, c'est la division classique, souvent reprise chez nous et à laquelle je n'ai pas échappé ; mais pourquoi s'en excuser, si cette trilogie offre un moyen logique de dégager, sous les complexités du moment, un parler régional, d'essence française, entendu par tout un peuple et sur tout un territoire, constellé d'emprunts parfois discutables, nourri de formes dialectales, enrichi de quelques inventions, assez semblable, somme toute, à celui que l'on rencontre dans les provinces françaises, moins l'infiltration étrangère qui est surtout sensible à Paris. Il n'y a pas si longtemps que le *Mercur de France* soulignait l'amusante aventure de deux Anglais qui avaient appris le français, l'un à Bordeaux, l'autre à Brest, et qui se servaient de mots incompréhensibles l'un pour l'autre et que moi-même, sauf deux ou trois exceptions, je n'aurais pas saisis, bien qu'ils soient de physionomie française et nés du terroir. Il eût été difficile, continuait l'auteur, d'expliquer à ces étrangers que l'unité de langue n'existe pas en France et qu'on pourrait écrire pour chaque province des variantes du *Mariage de Mademoiselle Beulemans*.

Faut-il, après cela, condamner Brest et Bordeaux, sinon même Bruxelles ou Liège ? Que ferait-on dès lors des plus agréables diversités qui signalent les mutations patoises ou les trouvailles du génie populaire ? Ne vaut-il pas mieux faire montre d'une plus clairvoyante sympathie et admettre des vocables qui prendraient avec avantage, et par droit de création française, la place d'une quantité d'anglicismes ? Pardonnez-moi, Messieurs, si je ressens quelque humeur à constater avec quelle légèreté, parfois même avec quelle outrecuidance, des étrangers, qui sont, paraît-il, professeurs de français quelque part, jugent, au nom de leur science livresque et simplement actuelle, une langue qui possède de longs siècles de vie. Nous repoussons aussi bien l'éloge outré de ceux qui croient entendre Bossuet parler encore, cette fois-ci très vieux, sur les rives du Saint-Laurent ; et nous ne demandons aux intelligences amies que de se prêter aux caractères de notre langue qui, à cause de ses origines lointaines, ne mérite pas toujours des arrêts le plus souvent hâtifs et sans fondement.

Cela est vrai surtout si l'on tient compte de l'accent qui reflète aussi nos antécédents. Il existe, car sitôt que nous sortons de notre pays, nous le distinguons entre mille, mais d'où est-il ? Vous le cherchez peut-être depuis que j'ai l'honneur de vous parler ? Il m'a semblé le retrouver en Normandie, puis dans les Charentes où j'ai frêmi d'aise en écoutant le paysan que mon sentiment laissait pourtant indifférent ; mais on m'a dit à Paris qu'il est russe, sinon

même belge. « Laissez que je vous écoute, disait un Français au Sénateur Dandurand, je viens de traverser la France et je cherche de quelle province vous pouvez être : est-ce de Québec ou de Montréal ? « Voilà la vérité », c'est un accent total, il les a tous été ». Il faut s'y habituer avant que de le proscrire et se rappeler qu'il n'est pas anglais, mais qu'il nous a été transmis, comme la langue qu'il fléchit, et qu'il chante encore dans quelque province de France où il est permis d'en sourire sans que rien n'autorise à le renier.

Ne sied-il pas, enfin, de considérer que notre parler a vécu sa vie dans l'isolement complet, séparé par une irrémédiable distance ? Qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'il ait perdu, dans le frottement des mémoires, quelques sonorités ou quelques syllabes ? Et cela au milieu des plus grandes pénuries : nos pères ont copié de leur main les *Méditations* de Lamartine et, dans un couvent d'Ursulines, aux Trois-Rivières, une grammaire, placée sur un lutrin, feuilletée par la seule institutrice, et avec les précautions que l'on met à toucher une relique, a servi pendant des années à guider les enfants qui venaient lui demander avec respect une part du merveilleux héritage. Voilà bien la révélation du miracle canadien accompli par un peuple que rien n'a rebuté et dont la tranquille décision a vaincu tous les obstacles. Fils de France, il est resté obstinément fidèle à la culture française ; et, aujourd'hui qu'il possède la force d'une nation, c'est encore elle qu'il veut faire triompher sur une terre où la loyauté de son passé lui a mérité de vivre ses propres destinées.

Dans cet abandon que nous ne déplorons plus, qui exige, comme toute vérité, plus de volonté sur nous-mêmes, une littérature s'est exprimée, et l'on soupçonne au prix de quels tourments : on ne sait plus où s'arrête l'anglicisme si ce n'est sûrement pas aux portes de l'Académie française, et l'on n'ose pas lancer des mots qui sont peut-être de meilleur limbre que ceux que l'autorité consacrerait demain ; Parchaïsme est condamné par l'usage et c'est se vouer soi-même à n'être pas entendu que de lui rester fidèle ; le canadianisme ne dépasse pas les limites de notre horizon et c'est espérer trop que de le voir pénétrer dans le grand tout d'une langue qui se façonne autour d'un foyer aussi lointain que Paris ; l'usage même est hésitant que l'on nous impose comme une norme, si *malgré que* se rencontre partout, sauf chez quelques puristes attardés, si *dans le but*, que l'on réproouve au nom de la logique, prend place jusque dans les livres que les philologues consacrent à la langue française ; s'il n'est pas trop d'Émile Faguet, d'Anatole France et de Raymond Poincaré pour ne plus savoir s'il faut écrire *inlassable* ou *illassable*. Devant une boussole qui oscille parce qu'elle n'a plus de point fixe qui la retienne, nous restons rivés à la manœuvre de chaque jour, au sein d'une civilisation en formation, qui ne compte plus ses progrès dans l'ordre économique, mais qui n'a pas encore atteint la stabilité propre à l'éclosion des arts, qui n'offre pas encore

le milieu de sympathie et d'attente où l'intelligence oublie, pour créer, les tyrannies de l'existence.

Il en serait autrement si, comme le remarquait naguère notre poète Crémazie, nous parlions une autre langue, si, persuadés par les dilthyrambes du XVIII<sup>e</sup> siècle, nous avions, par exemple, accepté le verbe imagé des peuplades primitives aujourd'hui disparues, sauf des cartes postales ; notre public serait moins considérable, mais nous eussions gagné une originalité et nous ne porterions pas la lourde tâche de briller dans une famille chargée d'ancêtres où il suffit de naître pour respirer le talent.

Cependant, malgré ces difficultés que je précise plutôt pour décider qu'elles ne nous découragent pas, nous avons fait quelque chose et qui, désormais, nous appartient. La littérature canadienne-française, qui a fondé la presse, repris l'histoire, chanté la terre et les morts, se dessine déjà comme une force du passé : elle superpose une tradition, et nous comptons avec elle, fût-ce en la jugeant. On peut dire dans ce sens qu'elle existe, quoique modeste. Cela nous suffit pour le moment et nous savons ce qui nous reste à faire pour continuer ceux qui, sans s'élever jusqu'aux sommets où vous avez placé la grande humanité d'un Verhaeren, ont tout de même gravi la colline inspirée et construit, au sein de la « mystérieuse forêt des rêves de la race » jaillie cette fois d'un sol nouveau, le château qui garde, encastré dans sa porte, un « débris de sculpture » semblable à celui que Barrès offrait aux méditations du jeune pèlerin de Vaudémont.

De ces hauteurs, la littérature a défendu la langue qui n'a cessé de lutter, malgré les traités aussi mal faits autrefois qu'ils le sont de nos jours : il n'était pas question d'elle dans le Traité de Paris qu'elle formula. Elle a résisté aux attaques de la politique, bien plus dangereuses pour elle que le voisinage du nombre et de l'esprit et, vis-à-vis de l'Angleterre, elle a réclamé les libertés anglaises. Même interdite par un texte de loi, après d'inutiles tentatives pour la supprimer, elle a protesté du haut de la tribune, par la bouche d'un homme qui portait, ainsi que tant d'autres chez nous, un nom français, lumineux, classique, comme tout ce que le peuple a fini de buriner, Louis-Hippolyte Lafontaine. Elle a reconquis le pouvoir et pris place dans la Constitution de 1867 : mais si elle n'a pas achevé de vaincre et si il lui faut combattre encore pour que l'on respecte ses droits, si elle ne résonne plus dans une partie du pays qu'elle a pourtant baptisé, c'est que des préjugés tenaces et d'aveugles ambitieux l'obligent à refaire ses conquêtes. Une aussi longue résistance suffit à l'honneur et, pour reprendre la pensée d'un politique canadien, trop tôt touché par la mort, Paul-Émile Lamarche, si l'uniforme de notre langue porte des traces de la bataille, c'est que, pendant près de deux siècles, il n'a pas cessé d'y être.

Ce mot, Messieurs, me ramène vers votre pays comme aussi vers

les raisons de votre sympathie à l'égard des nôtres. Le monde a suivi pendant des années, qui semblèrent aussi des siècles, d'autres uniformes engagés dans des batailles où la Belgique et le Canada combattaient sous le même commandement. Mes compatriotes sont accourus vers vous dès le premier appel, épousant votre cause parce qu'elle était juste. Plusieurs, qui reposent maintenant près de vous, écoutent en ce moment, dans le silence de votre terre reconquise, les mots, les mêmes, qui les ont conduits sur la voie glorieuse. Plus grands que tous, c'est à eux que je veux confier ma dernière parole. Ils vous sont reconnaissants d'un hommage que vous leur avez rendu et que je ne fais qu'exprimer : ils vous remercient d'avoir détaché de leurs croix de bois, pour l'accueillir parmi vous, la langue qui se souvient.

## LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

### Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Réga, 14, Louvain.  
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.  
Gustave CHARLIER, boulevard Militaire, 44, Bruxelles.  
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.  
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.  
Louis DELATRE, rue Beekman, 28, Uccle.  
Jules DESTREE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.  
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.  
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.  
Georges EEKHOUD, rue du Progrès, 407, Bruxelles.  
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.  
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.  
Ivan GILKIN, rue Véronèse, 73, Bruxelles.  
Valère GILLE, rue des Mélézes, 11, Bruxelles.  
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.  
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.  
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.  
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.  
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.  
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Nice.  
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et O.).  
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.  
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.  
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.  
Emile VAN ARENBERGH, 29, rue de l'Orge, Bruxelles.  
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.  
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84,  
Bruxelles.

### Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).  
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.  
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).  
M<sup>me</sup> DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.  
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.  
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.  
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4,  
Strasbourg.  
Brand WHITLOCK.

BRUXELLES. PALAIS DES ACADÉMIES.

LIÈGE. H. VAILLANT-CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.